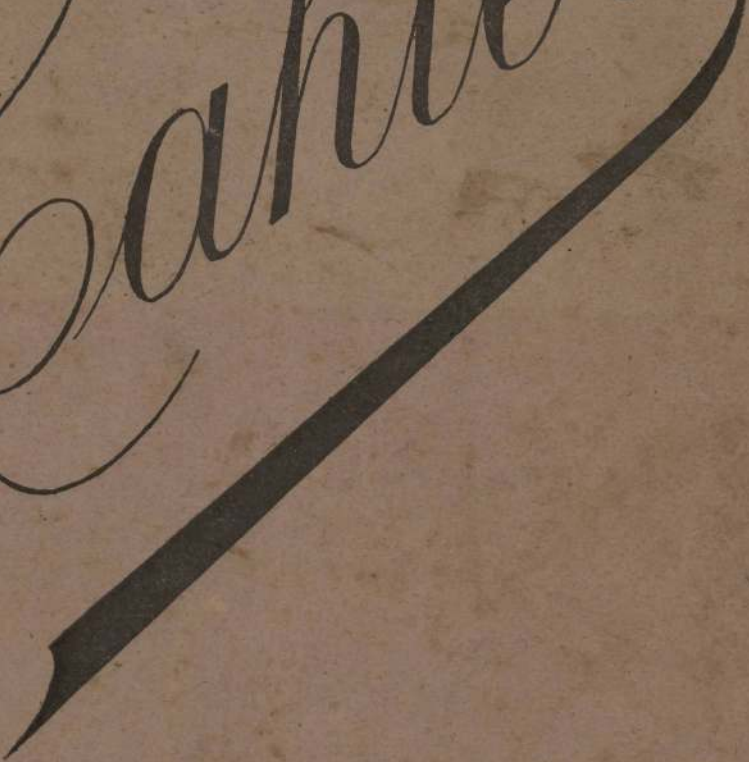


Dequignot-

Histoire de ma vie 141

100 pages à écrire
pour 10 c.

Cahiers



Appartenant à _____

à Blazifon
Bonyls Bonyes
Boul et Rouquier

y allai trouver le propriétaire de ce
 Champ pour voir s'il voudrait me
 le louer. Ce propriétaire était justement
 un des rares républicains de la Commune.
 Nous nous arrangeâmes vite, il me loua
 ce Champ moyennant 50 francs par an à
 moi à le cultiver comme je voudrais.
 Maintenant j'ai content, j'avais trouvé
 ce que je désirais le plus. Je me mis aussitôt
 au travail, je voulais que ce Champ fut
 défriché avant le printemps afin d'y semer
 des pommes de terre d'abord et ensuite d'autres
 légumes. Un jour j'étais à travailler là
 quand la D. eut le vin m'appela en me
 disant qu'on me demandait à la maison.
 En arrivant je vis que c'étaient les deux
 commis de la régie, ceux qui avaient tant
 fait pour m'empêcher de venir à pleuq
 leur D. eut surtout, l'ami intime de
 la «Chuck». Celui-ci en sortant postea
 avait trouvé une bouteille de vin
 par terre, dans un coin que j'avais oublié
 là quand j'avais le vin en bouteille.
 Celui-ci qui avait toujours haïni contre
 moi parce qu'il n'avait pas pu récupérer
 D'arriver là

me chuchota encore qu'elle au sujet
de cette malheureuse bouteille et me fit
même des menaces. Lorsqu'ils furent
partis la Dame me demanda si ces gens
là me feraient peur puisque je ne leur
répondis pas. Oh non dis je, mais à quoi
bon répondre à des bêtes et des coquins
semblables. Mais je vais maintenant
leur expliquer d'une autre façon. En
effet puisque le préfet m'avait dit
de lui rendre compte de ma situation
lorsque je serais stable dans mon
commerce de tabac, je profitai de l'occasion
pour lui dire le détail stupide des commis
de la région contre moi depuis le jour où on
m'avait accordé ce commerce de tabac.
Quinze jours après le coquin, mon
persécution, ne vint plus à pleiguffan,
et celui qui le remplaça me dit plus
tard qu'il avait ^{été} changé d'abord, puis
définitivement renvoyé peu de temps
après. Maintenant ces commis d'ancien
annable et paleis arge m'ont les choses
allées d'une manière. Quand l'ancien
gérant est fini de vendre le tabac

qu'elle avait gardé en fausse les
 femmes venant aussi planter du tabac
 chez nous. Le main lui même et son
 beau frère, les deux seigneurs de la commune
 y venaient tous les dimanches et prenaient
 chaque semaine de deux à quinze piastres de
 cinquante centimes. Je travaillais tous les
 jours dans mon champ tandis que la
 Dame s'occupait de la maison. Elle
 nous faisait de la cuisine très bonne, même
 trop bonne pour nous autres pauvres
 paysans habitués à vivre de pommes
 de terre et de pain noir, elle accommodait
 les effets de mes enfants et leur en faisait
 même son neufs. Deux fois par semaine
 elle prenait une femme de journée pour
 laver. Et ce fut cette femme là qui plus
 tard basculait nos affaires. C'était aussi
 une bigote, une hypocrite, une espionne,
 une sorcière, plus maudais langage parmi
 nous de maudais langage se il y avait
 dans cette commune. — Une peinture
 mon champ était petit et j'y semais
 des pommes de terre pas colorées d'abord
 ensuite de vertes, et enfin des petites ^{jaunes}

Des haricots, des carottes, des navets, des
salades, j'y avais aussi planté des
choux de plusieurs espèces, des pivoines et
des tardifs. A la fin de mai ce champ
entier se couvrit de roses et d'épines d'un
haut formé en beau jardin potager
à tel point que les gens d'aristocratie pour
le regarder, et les autres ont le matin
trouvé en face venant le voir et même
m'en acheter des légumes sur leurs marchés
aussi en jardin. Mais ce jardin ne
leur donnait plus rien, fut la raison
qu'ils voulaient le cultiver sans y
mettre de fumier. Ces bonnes dames
étaient de l'avis de George Sand qui
disait qu'elle se serait faite cultiver de
volonté si la terre n'était pas crevée
de fumier. La supérieure venait
souvent me voir très bien et admirer
mes beaux légumes. Elle me demandait
comment je faisais pour avoir de si
belle chose sans en travailler ni
donner rien ni faire adorer personne
ni se soucier. Je lui disais que c'était
par le travail d'abord et ensuite par

la vertu de Jernie ou ces legumes
 pour servir si Dieu. Le Jernie de Sige
 est la nourriture des vigteaux principalement
 et ensuite le nourrit les animaux de l'homme
 principalement. La nature a donné
 aux vigteaux un plus beau rôle qu'à ces
 animaux, ceux-ci transforment les plus
 beaux produits de la nature et se transforment
 en Jernie et en provient une substance avec les
 vigteaux transforment ces Jernies et ces
 provient en belles racines, en tiges, en feuilles
 en fleurs et en fruits et grains. Cette bonne
 sur qui vous avez une très familière avec moi,
 m'écouterait avec intérêt, mais ce qui l'emb
 deus ~~par~~ ces choses parce que je ne croyais
 pas en Dieu. Jamais elle n'avait entend
 Dieu qui est un seul homme sur monde
 que ne créât en Dieu. — Mais à quel
 Dieu, lui disais-je, voulez vous que je croie.
 — Mais à Jesus Christ mon pauvre homme,
 le fils unique de Dieu, créateur de ciel et de
 la terre et de toute ce qui existe ici bas et
 la haut. — Comment, fils unique
 de Dieu, mais je vois dans la Genèse
 le premier de vos livres sacrés que ce
 Dieu, qui on appelle l'Éternel, avait

un grand nombre de fils, lesquels trouva
ent les filles ou la bonne & de belles
paires pour femme celles avec leur
plaisent. Et comme les Dieux et les
fils de Dieux grecs ont pris pour
leur lois les filles et femme ont leur
plaisent. Et comment ce jour par
il est le fils de Dieu d'occidant par son
père avec sa ^{mère} appelée Marie en est sept
vingt garçons et deux filles. Et comme
c'est éternel, appelé aussi Jehovah, eut-il
créé le ciel et la terre il y a six millions
de siècles la terre existait il y avait des
millions d'années et avec le ciel ou
l'univers sans lequel elle roule comme
un simple grain de sable n'aurait
de commencement et n'aurait jamais
de fin. O ma douce bien aimé, mais
la bonne pour comme je ne vois
rien de choses comme ça. Vous
n'avez donc pas peur d'aller en enfer
ou non au ciel, attendez que ce enfer
n'existe pas et ne peut exister pas plus
que votre paradis ni votre paradis.

de toutes ces choses, de ces Dieux et de ces Démon
 par où l'enfer purgatoire ont été créés,
 imaginés, inventés par les hommes par
 les Grecs et les Juifs pour exploiter
 les malheureux. Il semblerait. Les Juifs
 n'inventèrent rien. ils se presèrent plus
 ou moins mal les légendes antiques,
 des Egyptiens et des Perses. Les Chrétiens
 n'inventèrent rien non plus que le
 purgatoire qui est pour les exploitans
 le meilleur titre qui ait jamais été imaginé
 pour ramasser de l'argent. Pour tant de
 Dieux ~~Dieux~~ et de ces Juifs et de ces
 ils en ont fait trois. dont deux ont
 la forme et la physionomie de deux
 bipèdes sans plumes et le troisième la
 forme d'un bipède à plumes. En suite
 ils ont pris tous les Dieux Grecs et Romains
 pour en faire des saints, auxquels ils ont
 attribué toutes les pouvoirs qui avaient
 ces fait un des Dieux qui n'avaient
 que les forces de la nature et des éléments,
 que ces Grecs et Romains avaient tous dé-
 inisés. Ils ont ainsi fait de ces Dieux
 de tout, de qui le Dieu soleil

le plus haughty plus beau j'en ai au
sieur stercorin le plus bas et le plus
sigoutant. Et tous ces dieux ~~autres~~
et déesses avaient chacun plusieurs noms,
jupiter le chef en avait plus de trois
cents. et les chrétiens ont donné ces
noms de ces dieux grecs et romains à leurs
saints en les orthodoxes plus ou moins.
Non les chrétiens non plus n'ont rien
inventé en fait de religion, ils n'ont rien
à eux que les crimes abominables, énormes
et horribles et monstrueux qu'ils ont
commis au nom de ces misérables dieux
païens. - La bonne soeur prouvait à chaque
instant ses exclamations en mettant ses
mains en croix et faisait semblant de parler
mais revenait encore tout en disant elle
allait se damner en écartant de semblables
sujets. Mais j. lui disais que si elle
voulait réellement avoir une bonne place
au paradis de chrétiens il fallait
bien qu'elle commît quelques péchés
puisque de sont les plus graves péchés
et les plus graves péchés que d'ont
les païens reçus la haine.

je puis constater par cette femme,
transformée par la règle en créature
inutile, & sans aucun profitable et
d'ignorance sont tous les vestales
catholiques, auxquelles les gens moins
ignorants confient encore leurs enfants
pour être enseignés. Il en est de même
du reste des frères qu'on a justement nommé
ignorantins et auxquels cependant parven-
tent les lettres en vue de leur ignorance
pour être ignorants et abrutis. Il en
est encore de même des sœurs aînées qu'on
envoie à l'âge de vingt ou vingt deux ans
entraîner les vieux campagnards et autres
qui en savent cent fois plus qu'eux.

Mais ces tourments sont protégés par
nos ^{lois} stupides et canailles qui leur donnent
le droit de voir toutes les imbecilités
et tous les mensonges, mensonges, vertus
sans que personne dans le Palais National
répondre comme ces lois imbeciles
et scélérates obligent l'homme citoyen
de lever la main pour jurer devant
l'ignominie de son barreau et d'un seul coup
cherché un prétexte.

Cependant maintenant j. pouvais
fournir des pommes de terre et toutes
sortes de légumes non seulement à la
maison mais à tous les gens du
bourg qui voulaient bien acheter.
Si nous eussions voulu vivre en
végétarien comme certain sociétés
nous n'aurions pas eu besoin d'acheter
plus rien. Mais la Dame ne pouvait
se contenter de ce régime là elle était
plutôt carnivore habituée à vivre
dans le grand monde où le régime
carnassier est en honneur elle ne pouvait
plus s'en passer. — En ce temps là
il y eut à Jéru saffon une grande
mission. C'est là que j'ai plaisir que les
ceux de Dame de temps en temps
pour voir le fond de leur conscience de
leurs ouailles et aussi le fond de leurs
poches et puis pour noter en subtil
durant quinze jours ou trois ou
quatre ou six négatifs. Durant cette
période, quasiment travaillant ne prenait
pas trop. j. était quelquefois à l'église
à au l'opéra même ou moments

ou ces fripons sortant de table, le
 bavaient pleine et le face rouge vermeille
 chercher le jeu et l'abstenance de leurs
 becsille dantes. Cette église était
 alors une vraie baraque de saltimbanques
 ou chaque fripon avait un rôle particulier
 et savait le jouer tous les jours et même
 fixes. Mais quelquefois le même était
 obligé de jouer de ce rôle quand un
 son d'écume était resté la bas et le lene
 caver son vin dessous ou dessous la table.
 Le rôle que j'admirais le plus c'était
 celui de l'apt' d'écume des tableaux celui
 là était un vrai charlatan de foire.
 Ces tableaux au nombre de vingt quatre
 qui racontaient les six images d'Épinal,
 représentaient le corps de l'homme enroulé
 par les sixmons accablés on avait donné
 les formes de toutes sortes de vilains
 et de reptiles s'y outant. Il y avait
 un copain ou le cornu était occupé
 par un ange, l'ange gardien qui venait
 de chasser les vilains d'écume à coups
 de lance. Il frappait alors son couteau
 à ce copain baguette comme font les p'tits

en regardant aux gogors: Voilà comme
vos cœurs sont tordus & le fin de la main
pouvra tous fois que vous confessiez bien
tous vos péchés, que vous vous en ayiez
un sincère regret & que vous ferez pénitence.
Mais chaque fois que j'allais les chercher
ces coquins avoient toujours les yeux
sur moi & alors ils se couchent
dans des positions effrayables sur l'enfer
& les tourments que les Diables y
enduraient. Ils s'étendaient sur les
héritiers, les amis, les incrédules, les
libres penseurs & les indifférents, tous
malheureusement condamnés d'avance aux
supplices éternels. Mais ils avoient
besoin de hurler afin pleurer leurs sottises
brutes, & faire retentir l'église des
coups de poings de mensures sur le
bord de leur chaire de mensonge,
& me lancer des regards foudroyants
je certain impossible de faire sur
celles & leur morale.
Un de ces charlatans, le plus
malin de tous ces vint un jour
me parler d'un monstre.

il voulait sans doute savoir
 par lui même ce qu'étoit cet homme
 extraordinaire dont on parloit tant
 qui ne craignoit ni Dieu ni Diabole,
 Il commença d'abord par me faire
 des éloges au sujet de mon luxurieux
 potager, puis indubitablement vint au sujet
 propre, à sa mission dont il fit aussi
 des éloges, il me dit avec grande vertue
 de cette mission toute les âmes de la
 paroisse allaient être blanchies que tous
 les péchés seraient effacés et pardonnés.

C'est à dire lui répondis je, que vous allez
 viser les sacs de vos doges afin qu'ils
 recommencent. ces gens disent bien
 après la mission mais ne sont aucunement
 D'abord je sais que le but principal
 de votre mission ici comme dans les
 autres communes est de préparer des
 électeurs pour vos candidats monarchiques
 jésuitico-catholiques. vous cherchez à évangé-
 liser vos ouailles, mais vous
 cherchez plutôt à les cristianiser afin
 qu'elles soient aptes à être exploitées
 sur toutes faces. oui mais ce
 vieux jésuite est venu là pour sermone
 et non pour coculer mes sermons.

Aussi il s'emporte bien vite comme
ils s'emportent sur ces faiseurs quand
on leur parle de leurs fourberies, il
me lance toutes ces épithètes de leur
répertoire catholique que ces cosinus
appliquent à tous ceux qui ne vont
pas à genoux dans leur confessionnaire.
Mais ces épithètes s'étranglent dans sa gorge
par la colère, les seuls qu'il compare
bien ce furent incrédule et athée. — Oui
dis-je, toujours impossible, je suis incrédule
en matières de choses surnaturelles, qui n'ont
pas et ne peuvent exister; mais vis à la vérité
à la vérité, au bon sens et à la raison.

Athée je le suis parce que ma raison
se refuse à croire à vos dieux animés
et à vos dieux, des dieux toujours coura-
cés, vengeurs, et vengeurs, des dieux cruels
et carniboles. — pour le coup il ne peut
tenir il fit des gesticulations d'oliéne en
proferant des hurlements inarticulés et
partis comme s'il eût eu en sa main
la ses trousseau. Cependant ce soir là il
faillit avoir bataille à la cure entre
ses batteurs au sujet de la première joyeuse
Béguinot.

Le coquin qui était venu me confesser
dans mon champ n'eut rien de plus pressé
bien entendu que raconter cette confession
extraordinaire à ses collègues quand ils furent
à table. Mais un d'eux qui me connaissait
depuis longtemps osa soutenir que malgré
mes opinions politiques et religieuses j'étais peut-
être le plus brave et le plus honnête homme
de la commune. On pensa bien comme
il fut traité cela. On soutint qu'en
indivisible, un athée un insulteur de Dieu
et des pères pouvait être un honnête homme.
Enfin il y eut des cris et des menaces et
les poings même s'agitèrent quand le vin
et le café avaient surmontés les cervaux de tous
nocturnes. La bonne de ma bonne qui savait
tout ce qui se passait là comme ailleurs nous
raconta tout cela le lendemain. Ils étaient
aussi embarrassés avec ma bonne. Ils
ne pouvaient comprendre comment
une pareille femme qui avait tenu les airs
et les tons d'une grande Dame pouvait
vivre chez un misérable prêtre ou comme
moi. Le vieux surtout, le curé chef de
la commune en était le plus intrigué

Le gros porc, qui creve au quel que temps
après de plethore et de pourriture sur air
purifié sans doute voit cette grande somme
chez lui plutôt que chez moi. Un jour
celle-ci me dit. Attendez, ce gros porc
veut savoir qui je suis et pourquoi je
reste ici, je vais le lui apprendre, parce
que le monde va de confusion en confusion
j'ai aussi et justement à ce vieux cousin
Cé. Elle y alla en effet, et le vieux
fripon fut édifié sur son compte, et les
autres aussi sans doute. — Cependant
ces missions portaient leur fruit, les fruits
qu'on attendait les cléricaux et censeurs.
Car sans les premières élections législatives
le candidat républicain de canton fut battu
par le candidat cléricol, qui s'étant prêté
aussi de reste avec une étiquette républicaine
Car tous ces candidats ne devaient plus trop
quel titre prendre pour mieux tromper
les électeurs. Celui-ci qui était un pur
monarchiste et cléricol s'était donné le
titre de républicain catholique; l'autre
qui n'était qu'un simple opportuniste
se donna le titre de républicain (sans son
et de la pairie). L'un n'était pas plus

républicain que l'autre. Cependant
 les cléricaux et compagnie se voyaient
 beaucoup de leur triomphe. Quelque triomphe
 ne change rien pour eux et ne pouvait
 leur faire attendre que la république que leur avait
 signé accordé en liberté et en faveur tous
 que était possible à leur accord. Mais ces ministres
 coquins, jurets, mépris et autres tennants ne sont
 jamais satisfaits et leur font tout et le bene
 encore après. Enfin de ce fait le Directoire
 opportunément et avec clercal que l'autre fut
 quitta de se reposer pendant quatre ans
 mais sans qu'on les vingt-cinq francs par
 jour. ce qui il regretterait le plus sans doute.
 Nous continuâmes à vivre ainsi
 la Dame dans son bureau et moi
 dans mon champ sans que je pense
 me rendre compte de ce que mides fabriques,
 elle était maîtresse dans la maison
 y faisait ce que bon lui semblait; elle
 donnait des sous à tous les mendiants
 qui venaient en demander très souvent
 sur de n'être jamais refusés; elle donnait
 ses pipes de tabac à tous ceux qui en
 désiraient, elle nous faisait une cuisine

excellente, beaucoup trop excellente à mon gré
Mais elle avait une maxime bien sans
doute chez les grands seigneurs millionnaires
ou elle avait servie elle disait qu'il n'y avait
rien plus bête que de vouloir économiser
sur la nourriture. Cette maxime était
excellente certes, si chacun avait sa rudi-
tude assise et qui ne devrait accablée
payer pour grossir son trésor. Mais
ceux qui n'ont pas leur pain assuré, et
ceux qui sont légions, qui soignent le
soir mais qui ne sont pas sûr de déjeuner
le lendemain s'ils n'en gardent un morceau
qu'ils mangent facilement. L'ouvrier père
de famille qui avait besoin de manger
un kilo de pain par jour et une livre de
viande et autres menus objets pour bien se
tenir au travail est bien obligé d'économiser
sur cette nourriture s'il ne veut pas laisser sa
femme et ses enfants mourir de faim.
Le forgeron Raspail parlait aussi comme
ma bonne sans ses allemands de santé
ou il disait même y parlait de cuisine
lorsqu'il fallait être millionnaire pour
suivre le système dont il faisait usage

tous les ans dans son almanach:
 cet almanach qui il vendait 2⁵⁰ pour
 rendre service à l'humanité ou autre.
 Comme le fameux Mothier de la Réunion
 qui a ramassé des millions avec
 un autre almanach, toujours pour rendre
 service à l'humanité, parce qu'il annonçait
 tous les ans dans cet almanach qui
 fera froid en hiver, de la chaleur en
 printemps, de la pluie et de la chaleur
 devant l'été et de la pluie et de vent
 en automne. Ainsi on fait le public
 et ne croit que les charlatans et les fripons
 de tout accabit; il aime à être trompé.
 Cependant, je ne pouvais rien dire
 à la grande Dame sur sa manière de
 faire et de conduire la maison, car elle
 a elle qui devait en garder partie ma
 situation actuelle. Selon, j'allais acheter
 du tabac et autres objets en ville
 je trouvais toujours l'argent dont
 j'avais besoin. Souvent elle me disait
 même que si j'en voulais davantage
 je n'avais qu'à parler de dans son armoire
 ou plutôt dans le tiroir où elle avait
 encore des réserves de son linge de

de billets de banque. Que pourvu que Dieu
je t'aimais donc aller avec les choses phis.
Esprituellement, comme si elles devaient te donner
contenance. Jusqu'à ce que je n'avais encore
découvert aucun vice blâmable chez
cette femme extraordinaire que tout le monde
maintenant notamment les pauciers
se plaisaient à en dire du bien. Cependant
il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais
probablement de femme sans vice ou
défaut. Les plus grands saints chrétiens
trouvaient même que la femme n'est
faite que de vices et de défauts. Le saint
Gautier y avait dit qu'elle n'est qu'un
figon ayant tous les vices du diable
Le vieux baron disait cela dans sa vieillesse
parce qu'il avait trop abusé de femme
dans sa jeunesse qu'il en fut dégoûté.
Saint Thomas disait que c'était un être
accidental, un être manqué. Saint Jean
de Damas disait que c'était un monstre,
une boursifère, un affreux tenon qui a
son siège dans le cœur de l'homme.
Saint Jean Chrysostome, disait qu'elle était
la source du mal, l'auteur du péché,

la perfection. L'ame et la porte du Ciel, saint
 Gregoire disait qu'elle n'avait pas le
 sens du bien et d'ailleurs disait que c'était
 un animal imple et féroce, cause de
 toutes nos misères. Voilà comment
 ces grands saints, qui ont du avoir des
 sens plus subtils avec les saintes, comme
 la femme c'est à dire toutes les femmes.
 Moi je n'ai jamais fréquenté beaucoup
 de femmes, cependant toutes celles que
 j'ai fréquentées plus ou moins je leur
 ai trouvé des vices, plus de dévotion
 de vertus. Hélas. Il fallait donc bien
 que Louise Thorey, la grande Dame
 en ait aussi comme toutes les filles
 d'Ève qui furent en core corrompues
 par les fils de Dieu. (V. Genèse 6-1)
 Je l'aimai sans doute de voir la grande
 vie de cette Dame depuis longtemps. Si
 j'avais été un saint d'âme, mais
 dans cet art je suis aussi payeur que
 dans tout de mentir et de tromper.
 Il faut donc que Louise me montre
 son grand vice ou disant bien à dire
 pour que je le commette. Je dis donc

D'abord car elle n'eut le temps
de me montrer que celle là; elle en avait
d'autres sans doute en réserve, car
les femmes savent dissimuler longtemps
y en sais quelque chose la-dessus
quoique ma belle mère, qui était petite
comme disait le vieux Sain homme
de village, et de dix ans, et qui m'en a
montré par centaine, s'est pourtant bien
dissimulé les principales pendant
quinz ans. — Etant tenu toute la
Semaine à mon travail de jardinage et
le dimanche à servir le monde jusqu'à une
heure ou deux de l'après midi, le jour là
le soir j'allais faire un tour avec le maître
d'école qui s'amusait aussi dans
ce tristebourg. Nous allions à la gare
où nous faisons une partie de carte
avec le chef de gare soit chez lui soit
dans le silet à côté et en revenant nous
nous arrêtons encore chez mon camarade
qui tenait un silet à mi chemin
entre le bourg et la gare or dans
ces silets il y avait deux ou trois
filles qui jouaient bien parfois des
cartes avec nous. La bonne

de ma bonne qui y venait souvent
 chercher son mari qui venait par là
 aussi pour son dimanche, nous voyez
 faire des parties de cartes avec ces filles,
 elle ne marquait pas de rapporter cela
 à Louise, y intronm, mais toujours à la
 mode des bastons, pour blaguer, mais
 au intronm qui ne connaissait pas les
 manières des bastons prenait avec sérieux
 tout ce qui on lui disait. Quelquefois
 encore nous nous arrêtions au boug
 dans un s'ibit tenu par une jeune
 fille, qui était le s'ibit le mieux tenu
 du boug. La Dame pouvait être également
 un soir elle me dit en entrant: Vous
 venez de voir vos belles filles par là enco-
 re n'est pas. Quelles belles filles, lui dis-je,
 je viens de faire ma tournée habituelle avec
 le maître s'iculer. Oui oui, reprit elle,
 votre tournée habituelle, je la connais,
 c'est d'abord d'aller voir la fille de la
 gare, puis ensuite celle s'ibit de Moisan
 et enfin le jeune s'ibit tenu au
 boug, il paraît que vous allez vous
 marier avec une de celles-là. En disant

ces mots elle blémis, trembla, & s'effondra
sur une chaise en prononçant une
voix étouffée: - Monsieur monsieur, je
suis, que malheureuse portoit cette
elle s'évanouit. - je restai un instant
stupéfait en la regardant, puis ne sachant
trop que faire je pris une fiole de vinaigre
que je lui versai sur le nez. Au bout de quelques
minutes elle revint à elle et dit quelle
peut se lever elle se coucha sans dire
un seul mot. Le lendemain matin elle
ne leva pas, je fus obligé de rester
à la maison vers onze heures quand
elle descendit. Alors elle me raconta
sa maladie en me demandant si une
maladie de la jeunesse est héritage de sa
~~mère~~ qui en était morte très jeune en 1700
et dont elle même faillit mourir plus
d'une fois pendant la vie de son mari,
et même chez les seigneurs de cette contrée.
Chaque fois qu'elle voyait les domestiques
malades rire et plaisanter avec les autres
femmes elle était obligée d'aller se cacher
pour éviter de tomber en syncope.

Cependant elle croyait qu'une médication
 de quinze ans de la campagne ce mal terrible
 ne l'aurait pas prise. Je lui disais que
 c'était assez d'âge en effet que ce mal vient
 la poursuivre j'en avais chez moi un pauvre
 paysan breton de 6^m classe et d'autres
 plus qu'elle savait que je ne me marierais
 plus jamais. J'en avais eu assez vu un
 peu trop d'un premier mariage et qui
 même avait fini par la mort de son
 mari de ne pas recommencer une seconde
 fois. Il importe tout cela ne pouvait
 guérir sa maladie maladie héréditaire et
 incurable. Elle me promit cependant de faire
 tous ses efforts pour s'en guérir. Mais hélas
 vains efforts car après ce premier coup chaque
 fois qu'elle me voyait causer avec une femme
 quelconque jeune ou vieille ou qu'elle savait
 que j'étais allé avec le maître d'école me promettre
 elle retombait dans son mal qu'elle a miné
 encore ses excès le lendemain. Mais j'étais
 arrivé à ne plus faire attention à ses crises
 nerveuses et je reportais plus sur ses obsessions
 qu'elle répétait toujours que ces crises la
 prenaient.

Quand elle m'embrassait trop souvent,
je lui disais qu'elle était libre chez moi
D'y venir ou de s'en aller si elle ne s'y tenait
pas bien. La Dame, la Blanchienne
qui commençait sa maladie, mais quelle
pauvre pour une simple leucite, d'aurais
encore à vivre son mal en lui portant
à chaque instant de la jeune s'obstination
appelait la manchotte parce qu'elle était
un peu affligée des deux bras. La
blanchienne portait toujours en riant et
plaisantant, mot en français, mot en Breton
mais la Dame qui ne comprenait rien
le Breton prenait tout au mal. En ce
temps-là justement cette manchotte se
préparait à consoler avec un jeune
homme de la commune la Blanchienne
raconta cela à la Dame; mais elle apprit
cela si durement que le ridicule Louis
comprit que c'était avec moi parce
sa bonne lui avait dit que c'était avec
Jean Marie, comme je me nommais
ami Jean Marie ce ne pouvait être
que moi selon elle, toujours divorcée par
son horrible jalouse. Elle ne put

S'empêcher de me parler encore de cela.
 Mais cette fois je l'invoyai promener
 énergiquement par le mot célibat de ce
 célibat Cambrome accompagné de quelques
 autres non moins énigmatiques, puis je partis
 à mon travail le laissant lié de tant de
 et de toutes. On resta alors quelque temps
 sans qu'il y eût rien de nouveau.

Mais voici qu'un jour je partis de
 bonne heure à chercher chercher de tout
 quelques instants après mon départ, la
 manchotte passa devant moi nous allant
 ainsi à quimper. Le Drame qui la vit
 passer demanda à une voisine: Oudou
 y a-t-elle cette manchotte si bien habillée.
 La voisine lui fit ce rapport de tant bien que
 mal qu'elle allait se marier et de bonne
 se blancheur - qui vint lui dans le moment
 lui dit la même chose en d'autres termes.
 Mais le Drame ne vit pas. J'étais parti
 de bonne heure en ville espérant que
 c'était donc avec moi que la manchotte
 allait se marier. pour le coup elle ne
 tint plus à me demander d'autres
 explications elle courut à l'école de
 l'aine de ma garçon de Venise de
 marien.

causant avec mon fils de l'histoire
 Et puis ces femmes, les bonnes langues de
 Bourg voulaient voir comment j'aurais
 fait cela, elles pensant sans doute que
 j'étais pleuré et me laissent. elles furent
 vite trompées; car je leur dis que la
 grande Dame, au château de Vaux, avait
 bien fait de partir ainsi, cela m'évitait
 la peine de la mettre à la porte ce qui
 je pensais d'y passer long temps. Cependant
 malgré tout je n'étais pas sans embarras,
 car je ne savais pas en quel état elle avait
 laissé le bureau de tabac. Dans le comptoir
 je ne trouvais que six francs. J'avais une
 bonne provision de tabac à vendre et il me
 fallait mais en attendant je n'avais d'argent pour
 retourner chercher une autre provision,
 sans huit jours je n'étais pas certain.
 Ne sachant pas de quel côté porter la Dame
 j'écrivis à son père dont je connaissais
 l'adresse pour savoir si elle ne serait
 restée chez lui. On lui dit que le sign
 m'avait écrit précédemment, elle me
 je n'étais pas à la maison et laissait
 son affaire en attendant le bon homme

me rapporta que sa fille ne s'était pas
rendue chez lui, mais qu'il s'en était bien
ou elle était, et me pria de ne pas
poursuivre sa pauvre femme par le tort
qu'elle pouvait m'avoir fait. J'attendais
encore quelques jours de-ci de-là
en de nouvelles de sa fille. Et ne me
faisant pas de Chagrin, disant il m'attend
sans mes vices, jours au sur de mon
unique enfant. Ma fille vous dit encore
je suis certain de tout ce que vous m'avez
dit. Quel jour après je recevais une lettre
de Louise avec deux cent francs, somme
qu'elle croyait me devoir, disait elle je
ne pouvais dire. Elle était à Bayeux.
Elle me portait encore de la manchette,
en me disant que je l'avais trahi, avec
cette paysanne indigne, preuve qu'elle
était toujours sous l'influence de son
terrible cauchemar et qu'elle avait au
sarcasme, les plaisanteries de ses commères
de Pluguffan. Elle me disait que cela
elle n'aurait peut-être jamais quitté
Pluguffan, car elle allait s'arranger
avec un vieux propriétaire pour lui

acheter du terrain pour y bâtir une
 maison autant pour moi que pour
 elle. Et cela est vrai, car elle propo-
 sa me la offrir depuis. Enfin dans
 cette lettre elle me faisait comprendre
 qu'elle n'avait d'avis regardé. Et j'étais
 certain que si j'en avais voulu le
 faire revenir, je n'aurais eu que
 faire une bonne lettre ^{de} m'expliquant
 tous ces courtoisages de vultures, sur
 lesquels elle s'était laissée prendre.
 Mais à quoi bon, elle savait trop
 revenir avec sa malice invincible.
 J'espérais qu'il bien revenir sa femme
 qui était venue à son tour avec d'autres enfants
 par jalousie; mais il ne fut possible
 d'arriver car j'en ou y revint plus
 jaloux que jamais, ce qui obligea
 le maître des Dieux de lui infliger
 un supplice terrible, en lui faisant
 croquer par les cheveux avec une
 enclume attachée à chaque pied,
 et celle-ci était la mère des Dieux.
 Comment veut-on que les mères et les
 filles des hommes ne soient jalouses

Mais comment allai-je m'occuper
maintenant? Car il me fallait absolument
rester a la maison, on me fait pas fermer
la porte d'un bureau de tabac. Pour d'au-
tres hommes je n'en voulais plus, je suis
jamais long a prendre une resolution.
Ne pouvant plus cultiver mon champ
je le laissai a son propriétaire, je
lui laissai maintenant un champ en
bon état a la place d'un terrain abandonné
et de nul rapport, je laissai également
le site de la maison de côté qui me
donnait plus d'embarras que de bénéfice.
Jusqu'ici je n'avais pas pu savoir
combien me rapportait le bureau
de tabac, la dame n'ayant jamais
tenu aucun compte disant que faire
des chiffres sur le papier cela n'avait
rien. J'avais souvent entendu dire
et par ceux là même qui tenaient des
bureaux de tabac depuis longtemps
que le tabac ne leur rapportait rien.
Cependant un ami de Quimper, qui
tenait un bureau de tabac depuis longtemps
et chez qui je prenais mes pipes, pipes

à cigarette et autre objets me disais bien
 si le Bureau de tabac rapportait bien.
 Seulement il est de mode de dire qu'il ne
 rapporte rien, lui le disais aussi aux
 autres, mais à moi il n'avait rien à
 cacher. Enfin j'allai le soir
 bientôt, car Duo Dmais il nous faisait
 vivre quatre rien que de bénéfice de
 tabac. Ce ne serait pas long de rester
 une semaine seulement me suffirait à le
 savoir puis qu'on vendait à peu près la
 même quantité toutes les semaines -

Quand j'eus bien compté je vis en effet
 que me restait 17 à 18 francs par semaine
 de bénéfice, juste le compte que mon ami
 m'avait dit qui devenait me rester avec
 ce nous pourrions vivre et payer le loyer
 que le propriétaire m'avait demandé de
 50 francs sachant qu'il m'avait loué cette
 pièce de deux fois sa valeur locative.
 J'avais encore beaucoup de terres de
 terre de restes qui nous aidèrent à vivre
 longtemps. Mon fils aîné qui avait
 deux ans et avait obtenu son certificat
 de Dite de pouvait m'aider le dimanche

et rester à la maison quand j'avais
besoin de mal sentin pour aller chercher
du tabac. Cependant le nouveau curé
qui vint à remplacer le père Lebas
avait de plethore et de précipitation, l'air
et caractère comme l'auteur, mais avait dit
que je pourrais vivre ainsi sans tabac
et avec trois enfants, il pensait
et bien d'autres encore, que c'était la grande
Dame qui nous faisait vivre, il
pensait donc le coquin, que la Dame
étant partie je serais bien obligé de
lever mon bureau de tabac et de poster
ailleurs. Mais lorsqu'il vit que je pensais
à rester au moins même il chercha un
autre moyen pour me faire partir, il
s'arrangea avec le propriétaire de ma
maison moyennant un donnement benéfique.
Comme le bail de trois ans finissait à la
saint Michel prochain, le propriétaire
m'envoya par l'usurier l'ordre de venir
le prendre le 29 septembre 1884. Je me
contentais bien que ce coup ne pouvait venir
que de la Dame, et pensant ce vittoire
aurait pu amener mon propriétaire

qui n'habitait pas plus effarce m'expliqua
il s'arrangerait bien aussi avec tous
les propriétaires de Bourg pour qu'aucun
d'eux ne me loue un local quelconque.

Cependant le bouchanger qui était venu
un de mes meilleurs amis, en ce Bourg qui
n'était pas encore propriétaire, mais
qui allait être bientôt d'une maison
qu'il allait faire bâtir près du cimetière
me dit qu'il en bouterait en même temps
une petite au bout de la grande et qu'il
me la louerait pour tenir mon bureau
de tabac. Cela m'allait très bien
et nous nous arrangâmes à l'amiable. Je
pouvais compter sur lui, mais était-il, ce ne
serait jamais le père ni autre qui l'empêcherait
de me donner cette maisonnette. J'étais content
en lui et je dormais tranquille sur l'avenir.

En ce temps là vint un individu à plus effarce
un nommé Le Lay, passa quelques temps
chez une sœur à qui demeurait au
Bourg. Le Lay venait de passer trente
ans à Paris où il avait ramassé
une grande fortune. Il venait souvent
chez moi chercher du tabac et causa

un jour on vint à cause de Panama
et il me dit qu'il avait placé 50 mille
francs dans cette entreprise colossale, et il
comptait avec ces 50 mille francs lui en
avoir en double dans quelques années
alors je lui dis avec ma franchise habituelle
Et bien mon cher, je crains au contraire
que vos 50 mille ne deviennent jamais, ni
simple ni doublés - Quant à vos
dites là, dit il, est ce que vous connaissez
quelque chose dans ces affaires -
Mon cher ami, dit je, soyez certain
que si je n'y connais rien je n'en
parlerais pas, jamais je n'avance ma
langue dans les choses que je ne connais
pas à moins que ce soit pour interroger
ceux qui les connaissent. Ça ça ça dit il,
je connais aussi ces affaires là mieux que
vous. Et d'abord ceux qui sont en tête
de cette vaste entreprise ne sont ils pas
les plus habiles gens de monde, grand
de. Le capitaine le premier qui a fait ses
preuves depuis longtemps, que si ce que
vous voulez me chanter de votre pauvre
paysans. Si vous il partit en hâtant
les épauls.

Je vis bien que cet homme malgais
 dont les amis passés à Paris etait resté
 bête n'aurait même, entilé et hautain
 partant de cette idée comme de tant d'autres
 aussi fausses, que ce n'est pas plus possible
 que un autre doit être naturellement plus
 bête que lui. et même en certains cas il
 avait raison, matériellement parlant.

Cependant ne voulant pas rester sous les
 injures qu'il m'adressa en partant je pris
 ma plume et je lui fis en substance
 mes la biographie de ce fameux fermier
 de Lecors qui avait trouvé cette terre sa
 vie avec l'argent de fiances et au nom
 du protestantisme français pour les notes
 étrangères, puis comme je l'ai vu déjà
 à plusieurs autres, je lui expliquai géographi-
 quement et économiquement l'entreprise de
 Panama, qui était à mes yeux la plus
 grande cavalerie que peut s'imaginer.
 Quelques jours après l'homme vint
 encore chez moi, mais hautain et mé-
 arrogant cette fois. il avait lu et relu
 mon écrit qu'il trouvait parfait quo-
 qu'il ne le comprenait bien très bien.

Il m'en oua ne rien comme en geogra-
phie ni dans ces questions économiques.
Mais je parlais, qu'il avait donné son
argent parce qu'il avait confiance dans
l'homme de Leaps & ont tous les journaux
font les plus grands éloges - Ici
lui dit, surtout le petit journal; ce
petit coquin lui est le monument le
plus de tous les écrivains, de tous les docteurs
de tous les voleurs & bandits de l'univers.
Cela te a payé en caisse plus de six
cent mille francs pour son article élog-
ieux et captieux dans cette feuille que on
appelle le plus dans la plus vaste con-
tinent de ce siècle. - Ce n'est pas sur
tout cela, dit il, et avec que vous me
disez, j'ai toujours foi en l'homme de
Leaps, le grand français comme on l'appelle
- Ayez la foi, mon ami, la foi d'aveu
dit on. Avec la foi en Dieu et en son
l'homme content jusqu'à la tombe et
vient plus sûr après s'il a été trompé
et volé. Mais ceux qui ont foi en
l'homme de Leaps et en son petit journal
peuvent venir se voir dans l'heureux temps

se plaignant d'avoir été trompés et volés
 et l'homme parti pour Paris au même
 jour après ce il mourut l'année
 suivante quelque temps après le
 monstreaux Crac de Juanama avec
 la foi en Dieu son socle mais plus
 avec la foi en faisant le grand français
 Mais le saint michel approchant. La
 maison du boulanger et la maisonnette
 moi ditence étaient terminées. Un soir
 le boulanger et sa femme venaient chez moi
 pour m'acheter mon matériel d'arbuge
 car ils allaient maintenant tenir sibir
 dans leur maison neuve. Nos nos
 arrangements bien vite. Je leur laissai
 matériel à moitié prix. en ami
 pensant non allions des ornements vivants
 ensemble pour ainsi dire dans la même
 maison jusqu'il y avait une porte de
 communication entre les deux; porte
 faite exprès pour que les clients puissent
 aller de l'un à l'autre. tabac au sibir
 ils me disaient même que je pouvais
 m'installer dans la maisonnette avant
 le saint michel jusqu'elle était prête

Ça va aller bien j'en suis sûr et
j'allais me préparer et entrer dans
mon nouveau local lorsqu'un soir
une femme vient chez moi me dire
que le boulanger ne pouvait pas
me donner sa maisonnette. Je n'avais
pas besoin de demander pour quoi
j'étais certain que ce coup venait
encore de René Gressin, j'en suis sûr, j'ai
fait son conseil. Il avait fini par
tourner le boulanger comme il avait tourné
mon propriétaire, par menaces, promesses et
d'ours. Comment faire maintenant
à la veille de la saint Michel. Existait-il
de chercher un autre local dans ce bourg.
J'allai tout de même trouver le boulanger
pour demander raison de cette affaire. Celui
qui doit peiner et lâche voulait se
sauver quand il me vit entrer chez lui
à tout ce que je lui demandais et me
répondait toujours que voulez-vous c'est
comme ça, c'est pas moi la cause - Mais
qui sont lui sûr, le curé n'est pas
parce que ce faïçon vous a montré
ou flammes de l'empire plus vous a
sans doute grâces les patte, et pas

Vous êtes un traître et un lâche. Vous
 commettez la plus grande connivence
 et la plus grande lâcheté qu'un homme
 puisse commettre. Vous allez me jeter ma
 et mes enfants sur la route sans logis et
 sans pain. Je sais bien que le Curé vous
 pardonna le crime infâme et vous accorda
 même de nombreuses indulgences pléni-
 ère partiel, laissant le malheureux affairé
 par lui-même, incapable d'articuler un mot.
 Le bail n'était fait que s'abolir comme
 se font tous les pétés beaux ici de Code
 civil, le Code imbécile, dit bien aussi
 qu'on peut louer ou parcourir ou vendre
 mens. Mais il ^{est} insinué que le prêtre
 d'un bail verbal n'est pas admissible
 par témoins, lorsqu'il s'agit des preuves
 par témoins dans toutes autres questions moins
 importantes qu'un bail. Le serment seulement
 peut être déféré à celui qui nie le bail,
 j'en ai donc pu recourir à cette dernière
 ressource, mais probablement le lâche baillonné
 avant de venir devant la justice aurait
 consulté son curé lequel lui aurait dit
 de nier ce bail tout en levant le main

Avant l'image de trois-vingt
Jésus pensait c'était pour l'honneur et
la plus grande gloire de celle qui on
me choisait de pléguffan. Ce major en
de gloriam. Je suis content de
d'être au pays pour lui dire que
je ne pouvais plus continuer à gérer mon
bureau de tabac moi même en lieu et place
les motifs. Il me répondit en me disant
de tâcher de trouver un expédient, quelque
pour vivre pendant quelque temps. Je plus
prochain mouvement de bureau de tabac
alors on me donna un acte mille
chercher un expédient pour vivre, me
disait le bon profit. Je n'avais pas d'autre
expédient à chercher que de louer mon bureau
de tabac si j'en trouvais quelqu'un. A
retourner à Quimper logé dans quelque garni.
Ce fut ce que je fis, car heureusement et
contrairement à mon attente tous les gens
de la ville voulaient louer mon bureau
enchaussant les uns sur les autres. La vieille
Chuchu n'était pas venue elle même le
demander mais elle avait envoyé un
autre par le boulanger qui avait
bâti un local pour le bureau de tabac

14h3

bien voulu l'avoir ainsi mais il savait
qu'il était inutile de venir le demander
je savais maintenant combien valait
le banc en papier de papier en un mois
en vision eschémement tous les quatre.
Mais je ne voulais pas le louer trop cher
de peur d'avoir des reproches plus tard, je
préfère qu'on me fit des reproches maintenant
et ce que on me fait plusieurs après
non pas par ceux qui le tenaient, certes
mais par ceux qui osaient s'en louer.
Je le louai à une veuve qui avait
une maison à elle au village de
boulogne par la raison de trente francs
par mois, payable tous les mois. Mais
je revins à Orsingen ou je trouvais
un grenier à louer au bout de la boulogne
à l'entrée de la ville. Mais le soir même
au moment que j'étais en train d'arranger
un homme vint de la part de boulogne
me dire de retourner à pleffeffort que
le boulanger consentait maintenant
à me donner sa maison à louer
trop mon ami lui dit. Le banc en
loué de plus j'ai payé ce qui est
d'avance

Mais s'ita a votre boulanger que cette
affaire n'est pas encore finie. j'ai le droit
de le poursuivre en justice et de lui demander
des dommages intersts. Je savais que le coquin
avait peur et quand on lui dit cela sa
peur augmentait encore. Et en effet il est
tellement peur que le lendemain le même
individu revint encore chez moi de bon
matin. Cette fois avec une lettre de boulanger,
lettre qui le compromettait complètement
et qui le condamnait sans réplique.

Il viendrait s'arranger avec moi, disait-il
mais il me priait d'attendre deux
jours. Sans doute mon homme
avait besoin de consulter son curé
et probablement aussi un avocat.
Le troisième jour il vint, mais n'osa
pas entrer dans mon grenier et envoya
un copain me dire que le boulanger de
Juleuffan m'attendait dans l'auberge
à côté. En me voyant il devint
bleme et bobeteux, des fois les larmes
par fache contre moi, qu'il etait content
de me donner ce memorandum. Mais
vous savez bien et le comment on est
a Juleuffan - je sais bien, les digne

1445

qu'il y a là une jolie bande de clercs
fards, d'hypocrites, de traîtres et de lâches.
Pourtant j'ai retourné la barbe, maintenant
c'est trop tard. Mais me devais des
domages intérêts qui peuvent amener
votre fortune si je les poursuis
jusqu'au bout. C'est vous seriez obligé
de me payer toutes les que vous me
faites perdre. Vous devez savoir cela
maintenant car je sais que vous
avez consulté un avocat avant de
venir ici. - Oui, dit-il, mais l'avocat
me dit que le bail n'étant pas fait
régulièrement peut être considéré comme
nul. Le bail, si je, a été fait
comme se font tous les petits baux
dans ce pays, vous y avez renoncé
sous les menaces et les promesses de votre
frère de Céré, mais sachiez vous le
nier devant la justice maintenant au
tout le monde sait qu'il y avait un
arrangement entre nous. Et votre
lettre de l'autre jour dans laquelle
vous avouez tout cela avec regret.

Le pauvre bougre ne savait plus
que dire. - Alors lui dis je, pour
vous montrer que je ne suis pas une
canaille que vous et tous vos Clericofans,
je ne veux pas vous poursuivre en
domage intéré car je pourrais vous
ruiner sans être qu'un peu avancé
moi même. Donnez moi seulement
cent francs et je vous laisse aller vous
faire pendre ailleurs vous et votre conseil
de curé. Le pauvre lâche ne se fit
pas prier deux fois; il me compta
immédiatement cent francs sur la table
et paye encore un bon café. Je
crois bien que je lui aurais demandé
cinq cents qui me les aurais donné
car il les avait sur lui en toute prévision.

Maintenant avec ce qui me restait de
mon fond. ou bureau de tabac
j'avais pris de quatre cents francs.
Avec cela et les trente francs par
moi pour provisions vivres au moins
quelques temps. Mais enfants astommés
à l'école à rien faire ou ils avaient
d'habitude moi je leur faisais à
manger et recouvrais leurs effets.

Un vieil ami, un botteleur, qui j'avais
 souvent vu de de loin des fois
 que je n'avais rien à faire venait me
 chercher quelque fois pour traire
 à botter quelques milliers de paille
 ou de foin. C'est là un métier indigne
 et qui n'exige qu'une certaine adresse toute
 physique, et ces botteleurs, surtout les chefs
 d'entre eux, sont toujours bien accueillis chez
 les cultivateurs, fussent-ils les plus grands
 coquins, même même les coquins d'un lieu
 l'on craint surtout. Il y avait un grand
 jardinier à Bourg les Bourgs, à qui j'avais
 songé à demander du travail, mais je voyais
 que cet homme en travaillait déjà pour un
 et ces ouvriers m'en auraient voulu
 à cause que j'avais un bécasse de tabac
 que je devais pas par conséquent aller
 travailler pour faire tout ces autres.
 J'avais aussi pensé à demander un bécasse
 d'octroi au maire qui était aussi
 conseiller général et Sénateur, et pour le
 quel j'avais beaucoup travaillé en négligeant
 mes propres intérêts. Mais là encore
 on m'aurait envoyé promener

par l'agent main qui remplissait les
fonctions de main, attendu que celui-ci
avait rapporté à un de mes amis qui
lui avait dit de me prendre chez lui
comme si j'en avais besoin. Rien
étant négocié en vin, que je ne pouvais
faire son affaire, qu'il lui fallait en
commun sachant bien lui et moi et
être capable de rédiger une lettre en
français. par conséquent en leur demandant
un bureau d'écrit il avait fait la
même réponse. Je restai donc chez moi
à faire mon grenier à accommoder les effets
de mes enfants et à leur faire à manger
et puis à aller de temps en temps botteler
quelques melles de foin ou de paille.
Quand l'ami venait me chercher.
Pendant mon fils venait faire pour
trouver une place de scribe chez un
notaire aux appointements de quinze francs
par mois. Cela nous faisait les francs,
le mois un certain ordinaire ici.
Nous ne risquions pas de mourir d'inanition
avec ça, etant donné les quelques sous que
j'y gagnais de temps en temps.

C'était en ce temps-là que Boulanger, le brave général, comme on l'appelait, faisait ses farces. poussé et patronné par ce fameux petit journal qui, ayant fini avec les valeurs du paramas ne demandait pas mieux que de commencer une autre sale besogne pour ce avec cela remplir ses caisses. Pour le coup d'écrou américain du paramas il eut pour sa part 630 mille francs remis pour ses articles d'annonce seulement dans les comptes les annonces à cent francs la ligne. Je n'ai pas vu le compte de ce quel deus des boulangistes. Considant la somme c'est été encore plus forte la question ayant beaucoup plus d'importance puisqu'il s'agissait de sauver la France au dire de ces MM. Le journal le Lantane lui-même suivit ce brave général un moment mais lorsqu'il vit que cela allait tourner mal il l'abandonna. Mais pour le petit journal jamais les affaires ne sont mal tant que l'argent vient à ses caisses, aussi poussait-il témérairement Boulanger jusqu'au bord de sa fosse.

Il y avait alors à Bourg les Bourgs
un vieux gendarme et un vieux facteur
tous deux en retraite. Le vieux gendarme
ressemblait parfaitement à mon oncle
dont j'ai parlé plus loin dans ces
écrits. Comme lui il avait fait toute
sa vie de service sans avoir rien oublié
ni rien appris. ignorant il était parti
ignorant il était revenu. Le facteur
était plus avancé, il faisait about 14
années de service militaire, et avait eu le
grade de sergent. Celui-ci était républicain
républicain opposé n'ait bien entendu le
gendarme était bon opportuniste et selon
lui Boulanger allait comme Victor sur
le trône, cela était certain, et alors tous les
vieux soldats de l'empire avaient double
pension, mais seulement ceux qui avaient
été toujours fidèles au bonapartisme.
Les autres au contraire, les républicains
étaient tous envoyés à Cayenne. Mais
lui disait le facteur ce ne sont pas les
bonapartistes qui prouvent Boulanger ce sont
au contraire les royalistes, les cléricaux et les
jésuites qui dépensent des millions en
va devant le Duc d'Orléans pour lui

alors ce seront les bonapartistes qui
 seront rois. - Bartate disait le gendarme
 des bagues tout ça. il n'y a qu'un bonapartiste
 qui peut régner en France, et il régnera
 bientôt, c'est moi qui vous le dit. Et
 vous autres républicains, vous allez les
 danser vous allez voir, c'est moi qui vous le
 dit. Je n'ai pas fait trente ans de service
 pour rien moi. Je connais tout moi vous
 autres vous ne savez rien. Et puis c'est
 presque tous les jours les mêmes rengaines
 car le facteur venait beaucoup à égaler le
 vieux prandore. - Cependant il n'était
 pas seul ce vieux prandore à croire au
 triomphe du parti boulangiste, sans voir
 comme lui que ce serait au profit de
 Victor Napoleon. Le directeur de la mine
 de pluzuffan qui avait eu plusieurs années
 contre moi parce que j. lui avait pris son
 mon bureau de tabac me disait aussi
 qu'il était certain du triomphe du boulangisme
 et que je n'avais rien de je voulais vendre
 mon bureau de tabac de Bouenne de ce côté
 - pauvre bon homme, lui si je, vous ne voyez
 donc pas encore que le citoyen de Bouenne

me to come ni ne retourne jamais. Je
ne crains pas plus votre embarras Bou
langier que tous les Cobains cléricaux joints
et autres fripouilles que le parlement.
Et d'abord si il triomphe comme vous êtes
certain pour ces républicains sera votre
envoyé à Cayenne et Noe me s'abon
je n'aurais plus besoin de bureaux de tabac
je serais nourri et logé aux frais du gouver
nement. Et alors vous seriez véritablement
ce bureau de tabac en location vous l'avez
comme titulaire, cela vaudrait mieux.

- Vous avez l'air de vous moquer de
moi si il, prenez garde que cela ne devienne
vrai je n'ai eu ce genre de affaire
d'un autre riche propriétaire de la commune
qui se disait autre peu mon ami
me disait aussi à propos la même chose
et écrirait les mêmes réponses. L'ho
go Kaler en ho Santemanchoe, mais il
vous êtes radé dans vos sentiments.

Moi si il, jusqu'à je n'étais jamais
militaire politique, mais cette fois je
vais y entrer. Et bien mon vieux
Dijer

vous choisirez mal le moment, car
 vous allez vous faire voler au premier
 coup avec votre Moulange et la délicate
 racaille que l'on a après lui. —
 O non non dit il. avec de l'argent on
 fait tout. A. on me dit que ses ami
 merveilleux pour Moulange ont touché
 des millions. — Oui. Oui. Mais il y a
 des millions que on jette en ce moment
 par toutes les fenêtres des grands cléricaux,
 des seigneurs et des marquis. Et après
 ceux là que vous courez, courez vite
 par où est vous en attendant quelques sous
 car ces fonds seront bientôt fermés.

Cependant la période électorale était
 soumise et on ne voyait aucun candidat
 se présenter pour remplacer le député
 monarchique cléricol qui n'en voulait
 plus. Celui-ci venait de passer au
 camp républicain et ne rien faire. L'ancien
 député républicain battu par lui en
 1881 était resté au pays et c'était lui
 qui dirigeait toutes les affaires de la
 circonscription. Ces deux avaient besoin
 de quelque chose. C'est lui qui
 s'occupait.

personne ne s'adressait à l'autre en
dépense en fonction, sachant que par
lui il n'obtiendrait rien. Il y en avait
bien cependant des individus qui eussent
voulu être députés; mais ceux-ci n'étaient
pas si sûrs de triompher des boulangistes
que ces individus que j'ai cités plus
haut. Ne trouvant personne dans
le pays les monarchistes clericofards
cherchaient ailleurs et un beau jour
on voit débarquer à Quimper un
monsieur à tête blanche venant on ne
savait d'où qui se donnait le nom
de de Guilhaet, nom qui n'esta ce
jamais cité dans aucun acte de vote
de la circonscription de Quimper.
Celui-ci commença par louer une
maison en bas de la place saint Laurent
dans laquelle il établit une imprimerie
pour imprimer ses pros poètes, sa profession
de foi et un journal nouvelle qu'on
expédiait gratis à tous le monde. Il envoya
aussi son portrait avec sa profession de foi
à tous les électeurs de la circonscription,
pour recueillir une garde d'homme
composé de tares et d'une voyou un peu

garder sa maison qui avait four couronné
 du haut en bas, d'offiches multicolores
 Ensuite il alla faire sa tournée électorale
 dans les communes rurales conduisit par
 un avocat de Quimper, en représentant
 de toute la récolte monarchie cléricale
 Dans cette tournée il eut, j'ai vu
 plus de pommiers cistes, que de compléments
 Dans certaines communes il voyait
 en arpentant un manoir, c'est à dire
 son portait même dans le feu on met
 le feu au moment qu'il portait au
 cri de: flambe Guillaut, à la case
 Guillaut. Dans d'autres communes
 cependant il était reçu, avec des
 vifs Guillaut, vifs, Boulangers vifs
 le voir. Cela l'encourageait et le con-
 tenait. Mais c'était à Quimper
 surtout qu'il était mal reçu, il ne pouvait
 faire un pas dans la rue sans être hué
 comme juif, et avant il voulait faire une
 réunion quel que dans sa maison, on
 tous les Quimpérois s'assemblèrent devant
 la maison en criant: à la case Guillaut,
 Boulangers vifs, et les autres
 et les voix pleuraient sur la maison

bravant les curées des évêques. Dans
son hôtel il ne pouvait ni manger ni
dormir car tout le temps qu'il y restait
des groupes nombreux restés stationner
devant l'hôtel chantant la marcellaise et
criant boureau: à l'écuse Guillart
Il fallait que cet homme eût du courage
et de la bonne volonté à servir les cléricofes
pour rester ainsi jour et nuit sous les
injures et la insulte. Mais il espérait sans
doute, ou ses confidetes lui faisaient espérer
qu'il pourrait se rattacher après les élections
à une majorité favorable par quelque moyen de bien
être favorables, surtout dans une circonscription
pleine de simoniaques, de frères de nobles de
putrons et insensibles, tous cléricofes. Et
cela avec vrais bon ces gens comptent sur
le triomphe, tant qu'ils ont beaucoup portés
de l'argent des promesses et des menaces, et
s'achant plus qu'en 1885 ils avaient
trouvé à moins de frais, ils luttaient
sans jamais lâcher et les jours de scrutin
ils faisaient voler des tomates de sac de vie
dans toute la commune. Mais hélas
ils infèrent pour leur frais et l'inconnu

De Guillot sur combien au cours
 une vote électorale, il s'occupait de
 son conducteur le sur encore sans doute
 car il lui resta encore des comptes à régler
 après le départ de son cher collègue car ce
 malheureux candidat inconnu se permettait ainsi
 le titre d'avocat. - Voilà donc Boulange
 roulé, comme avait été roulé son aîné
 de MacMahon. Le brave général est
 tombé de son poir qui se suicida ~~sur le~~
 tombé ^{à la} ~~à la~~ ^{comme} ~~comme~~ ^{sur} ~~sur~~ ^{la} ~~la~~ ^{tombe}
 d'Antigon. - Ah c'est notre vieux gen-
 darme de Bourglé Bourgo qui ne va
 plus maintenant. Son vieux vieillard
 il était lâche et avait faiblement peur.
 Le facteur lui disait. Vient-il vieux coq-
 ueen, tu ne vas plus maintenant. Ce vote
 nous envoie tous les républicains à
 Cayenne et Nouvelle et si les républicains
 passent aux autres ce que les autres
 veulent, se proposent de leur faire,
 alors tu seras bientôt en route pour
 la Nouvelle Calédonie avec tous les copains
 jaunes, cléricaux, et compagnie.

Le vintième jour de mai je me retirai
en France où il n'avait jamais vu de
mot de la République. Le facteur lui faisait
peur. A la fin il ne venait plus nous porter,
je restai trois ans de ce genre de Bourges
Bourges. Puis je revins demeurer au lieu
de Pontar Bracquet, à l'école catholique
de Quimper, mais sur le tard de mon
ancienneté commença d'être cruel, à l'indien
même ou par suite de service, j'avais ren-
contré par hasard ou par fatalité cette
femme Ros part qui devint ma belle mère
qui ne fut jamais belle qui a été bien
méchante, haineuse et vindicative jusqu'à
à la mort. La noces étaient encore dans
un genre mais beaucoup mieux que l'autre
et meilleur marché. — Le veuf veuf
Legall, le curé de la commune était
toujours là. Ce moment ~~me~~ n'avait pas
même une figure humaine. ~~à~~ ~~me~~ avec
sujai à son collègue de plus qu'un, à celui
qui avait un peu comme un job; le meilleur
moyen de nous faire mourir de faim
moi et mes enfants, et ensuite à son occu-
Guedes, l'hypocrite faison qui portait
à nos dépulser par ses canailleries.

La haine farouche de ce monstre n'aurait pas encore éteinte si tant et si va si que la haine de ces canailles tourmentées ne s'éteint jamais. Ces coqueus poursuivent toujours les victimes non seulement pendant la vie mais encore après la mort. Cette Crépeule s'était informée de nous bien intéressée et il apparaît que nous vivions très bien dans notre grenier. Mon aîné travaillait toujours chez le noble la Ouse avec ses confrères et alla à l'école à Quincy. Cet état de choses faisait mal au cœur de ce gredin. Comment, on m'avait chassé de Beaulieu, après il avait été persécuté pendant quinze ans, persécuté encore pendant trois ans à Pluguffan et chassé aussi de là, et je ne m'avais pas ni de misère, ni de chagrin, ni de désespoir et fallait vraiment que je fusse de vieilles au corps, pensais cette faipouille enjuponnée. Il fallait donc essayer encore un autre moyen. Le moyen consistait à m'introduire mes enfants, maintenant au ils étaient tous secrets et capables de gagner leur vie avec l'aide de la vieille mégère belle mère qui était alors chez sa fille le Chou sans difficulté.

L'ami qui gagnait maintenant des faons
par mois était bon à prendre. Ma belle
sœur qui était sa maraîche tomba dans
la poche par l'ivrognerie & tourna son
filéul chez elle pour l'aider à nourrir ses
enfants. Les deux autres furent placés
par la vieille farie chez ses parents pour
soigner les vaches. C'est cela qui fut fait
hyprocritement, & la sordine sans me
dire un mot. Après ça les coquins
furent que je me revoltais, que je faisais
des esclandres & tel point que je finis par
me faire mettre en prison, puis je perdais
mon bureau de tabac. Alors le soir
fini. Cependant ces conseils s'étaient
encore trompés une fois de plus. Ils
ne savaient pas que Dequignon était un
philosophe stoïcien également insensible de
vilepté et aux douleurs, inaccessible aux vices
& aux moindres. «Ne commencent de véritable
bien que la vertu de malais que les
remords. Or je n'avais pas de remords,
ma conscience n'ayant rien à me reprocher
que peut être de m'être trop sacrifié pour
autrui et sans que mes sacrifices aient
produit tous les fruits que j'en espérais.

« J'ai ce que Dois, Advenir sur moi »
 disait nos pères les Gaulois et Cicéron
 disait aussi: « tout dans la vie est soumis
 à des Devoirs: y être fidèle, voilà l'honneur,
 les négliger, voilà la honte. Je crois avoir
 fait toutes ce que Dieu veut de moi pour
 accomplir ces Devoirs, les Devoirs d'un
 homme honnête, loyal et franc, mais excluant
 au point humain, laissant de côté toutes ces
 innombrables Divinités créées par les Chrétiens
 les fables et coquins pour abrutir les masses
 imbeciles afin de les voler ensuite. Epictète
 parlant de ces Divinités disait aux Romains
 & disait: « donc de vos Dieux de boue
 et, pour être libre, ouvrez vos yeux à la
 vérité » - Mais Mornin David dit sa
 la préface de sa traduction d'Epictète qui
 est difficile à lire et l'homme de bien
 connaît ses Devoirs d'homme, parce que
 les Docteurs en tout genre de subtilités ont
 tout brouillé. Aussi on ne laisse dans
 la boue, comme dit Epictète, toutes ces divinités
 innombrables avec leurs prêtres et ne considère
 que les êtres humains, agis envers eux en
 frère et en ami on accomplirait bien ses
 Devoirs de bon homme et de bon citoyen.

Cependant si la revolte s'en levait ces comités
comptaient en m'enlevant mes enfants ne s'étant
pas prodigués en faits armés, si non leurs visées
avaient pu me faire conduire au bagne ou au
sévère, une revolte intérieure de ma conscience
~~me~~ me saisi néanmoins en voyant la peinture
haineuse et crapuleuse avec laquelle ces misérables
me poursuivaient toujours et partout et cela
sans que je puisse rien faire ou à enlever
avec toute la force de ma philosophie stoïcienne
cette éternelle persécution. La base de la
doctrin d'Épictète était: S'abstenir et souffrir.
Et c'est dans ce sens que le Duc de Lorraine a dit:
Lorsque la résistance est inutile, la sagesse se
soumet, la folie s'agite, la faiblesse se plaint,
la bassesse flatte, la fierté s'oppose et se tait.
Pour moi dans cette longue suite de
persécution j'ai bien tout supporté avec
fierté et sans mot dire, excepté quelques
observations judicieuses adressées personnellement
à mes grands persécuteurs non pour me
plaindre mais pour les plaindre eux-mêmes.
Je savais bien que ces hypocrites fourbes
avaient commis un crime prévu par
le code pénal, le crime de détournement

de mineurs. Mais hélas que je pouvais
 faire. porter plainte à la justice? Mais
 le monsieur Legall, le tonnerre chef de la
 commune, l'instigateur de ce crime, était
 l'ami intime des juges, tous gens
 sortis comme lui de la jurisprudence.
 il aurait dit à ses amis qu'il était
 impossible de laisser plus longtemps
 des enfants entre les mains d'un père
 impie, renégat, athée qui ne pouvait
 en faire que des citoyens comme lui.
 la vieille femme l'aurait été opprimé, et
 les juges m'auraient encore cette année
 avec des injures et des menaces, sans même
 vouloir m'écouter. - Quand ce code
 j'ai déjà dit qu'il n'y rien là de bon
 pour les malheureux, il ne les connaît
 pas. Il est bien dit dans ce code
 que les enfants doivent honorer leur
 père et mère. ce n'est là qu'une répétition
 du Decalogue. il y est même dit que
 le père peut en cas de manque de respect
 ou d'obéissance, faire impaisamment ses
 enfants, mais à ses risques et à ses frais.
 Mais je le répète, les gens n'ont rien à voir
 avec ce code d'imbéciles, vieux comme
 le monde.

Mais je pensais aux lois de la nature
avec lesquelles je me trouvais en régle.
j'avais fabriqué des enfants et je les
avais élevés avec tous les soins et les soins
d'un bon père. ils étoient tous bien
constitués et pouvoient maintenant se
suffire à eux mêmes. Oh je me reconnais
bien en tort, tort que tout de malheur
commettant en conscience, je savais bien
que j'avais commis une faute grave d'ameuser
des Créatures en ce monde au bout de n'être
assurés si il y auroit eu de la place pour
elles et avant d'être certains de pouvoir leur
fournir de quoi y subsister. C'est là le seul
tort que j'ai à me reprocher. Mais si mes
enfants ne se trouvent jamais trop malheureux
ils pourront peut être me le pardonner.
Moi qui fus obligé de me je fus mal.
cher à aller mendier mon pain, ainsi
bien pour moi que pour mes frères et sœurs
je n'ai jamais reproché à mon père ni
à ma mère de m'avoir donné le jour
sans d'aussi viles conditions et malgré
toutes les misères et les persécutions
que j'ai subi je ne leur en veux pas de
m'aller mis au monde.

Maintenant resté seul sans mon
 génier je songeais à bien des choses, car
 que peut on faire sans un génier sinon à
 de penser. Malgré lui je n'avais
 qu'un à me féliciter de la bonté de l'espèce
 d'un aim à mon égard j'aurais voulu
 lui rendre encore quelques services, avant
 de le quitter pour toujours. J'aurais
 aimé trouver quelque cultivateur
 pauvre lui m'aurait pris chez lui
 pour soigner ses bestiaux, métier
 que je connaissais très bien, l'ayant
 pratiqué sans ma jeunesse et chez les
 meilleurs cultivateurs, notamment chez
 mon oncle, Olive à Kermahonce, un
 professeur d'agriculture, et enfin
 chez moi même pendant quinze
 ans à Boudven. Là j'aurais certainement
 rendu de bon service à celui
 aurait voulu me prendre, et cela
 ne lui aurait pas coûté bien cher.
 Je ne lui aurais demandé que d'être
 nourri, couché et blanchi. Et tout
 en soignant bien ses bestiaux j'aurais
 pu lui donner de bons conseils.

pour ses travaux agricoles, lui indiquant
quel sont les meilleurs engrais et les
meilleurs amendements pour tel et tel
terrain et pour telle et telle culture, les
meilleurs moyens de fabriquer et de
conserver de bon engrais, source de toute
richesse en agriculture, mais dont nos
cultivateurs souterrains ne se soucient
guère et se paient ainsi gaillardement
du premier et plus important élément
de leurs ressources. J'aurais pu en con-
tenir une certaine comptabilité de
tout cela, Comptabilité dont les cultivateurs
ignorent la moindre notion et ne
savent jamais ainsi comment ni
où se trouvent leurs profits et pertes,
Mais quel cultivateur aurait voulu
me prendre. Aucun sans doute. D'abord
les tonneaux faisaient de la commune
le lui auraient dit de sous peine
d'être d'année en année. Et quel
cultivateur en eût voulu me
l'avis de signer ses baux autrement
qu'il le fait lui-même et aurait
voulu écouter mes conseils. ~~Il~~

que le plus ignorant d'entre eux
 se croit le plus savant. Orant toujours
 que le vrai cultivateur n'a nul besoin
 d'étude ni de théorie, la pratique le
 conduit d'instinct. Si ses animaux
 se portent pas bien, si ses récoltes son
 maigres ce n'est pas sa faute; c'est au
 temps; si les grains et les animaux
 ne se vendent pas bien la faute en est
 généralement. Avec des cultivateurs de
 cette espèce je savais qu'il ne me servait
 de m'arranger quelques fumeurs mes affaires et
 services tout à leur avantage. Bien malgré
 tous mes vœux je renoncerais à mon idée.

Mais je ne pourrais cependant rester comme
 un bronze à contempler mon nombril, ou
 comme un Lama de Tibet sur sa chaise
 percée, ni comme Simon Stébite planté
 sur sa colonne, mes facultés physiques
 et mes besoins intellectuels s'êtra occupés
 ne me permettraient pas. Puisque je ne
 trouvais pas d'occupations matérielles, je
 pourrais au moins me procurer des
 occupations intellectuelles, qui donnent
 en même temps un peu de mouvement à
 tout le corps. Ce fut alors que je pensai

ou prendre ce petit instant dont je
me suis en ce moment, cette petite plume
qui dit on est parfois plus dangereuse
qu'une épée, et je me suis à écrire l'histoire
de ma vie, cela bonne sans doute sans
prétention littéraire. en y intercalant, ce sont
mes réflexions et mes opinions politiques et
religieuses, mes pensées morales, sociales, économiques
et philosophiques. On pourra dire sans doute
j'ai perdu mon temps. à ceux qui disent
ou qui pourront dire cela. Je répondrais non.
Le père de Louis Courier lui reprochait
de perdre son temps à étudier le grec et le
latin. Louis répondit à son père qu'il
ne compterait pas comme temps perdu
celui qui lui procurait satisfaction et
apaisement. Quant ses études n'auraient
pas produit autre chose. cela lui suffisait.
Ainsi je réponds à ceux qui croient que
j'ai perdu mon temps à écrire cette
histoire de ma vie. Et d'abord si ces
écrits ne me rapportent rien pour mes
besoins et satisfactions matérielles je crois
qu'ils doivent rapporter à d'autres. comme
les travaux physiques de toute ma vie

à son fils

un peu partout de la bouche de vieilles
femmes et de vieux marins moyennant de
gentes de quin ordent, légendes qu'il a trad
sifigues et hongrois. Il se dit aussi poète,
(poète charmant), agent en quelques uns
de ses copains; il est encore président d'une
bande de chériceux monarchistes bretons et
correspondant de la société des celtiques,
et de plus professeur au Lycée de Quimper.
Il paraît que ces fonctions de professeur
ne l'occupent guères puisqu'il trouve le
temps de s'occuper de tant d'autres choses.
Je ne s'en que quelques mois après
de son avoir livré mes manuscrits que
j'avais encore affaire à un coquin
comme j'en ai rencontré tant en ma
vie, un fanatique, un hypocrite, un fourbe,
un lâche et un voleur qui se nomme de
Broz anotles, un signe croisé de Loyola
et de Lorraine. pour m'informer où il
en était avec la publication de mes manuscrits
j'allai chez lui un jour. Mais le coquin
m'avait vu de loin et prévint sa femme
de me renvoyer sous prétexte qu'il était
malade, mais hélas entendais rien de son

en haut si modiquement sans doute de se
 trop naïve victime. Alors je compris
 que j'avais encore de rencontrer une con-
 sille d'un genre nouveau pour moi
 auquel je n'aurais jamais eu avoir affaire.
 Comment avais-je jamais eu l'idée, moi
 pauvre paysan breton de la neuvième
 classe, n'ayant été à aucune école,
 qu'un jour mes travaux littéraires
 seraient intéressés et excités l'envie et
 la jalousie d'un grand écrivain au
 point de lui faire commettre un
 monstre crime pour s'en emparer.
 Rentré dans mon trou je me mis
 à réfléchir sur cette aventure extraordinaire
 de ma vie. Mais comment mes
 ouvrages avaient-ils excités à si haut
 degré l'intérêt de ce lâche juriste,
 il m'avait dit qu'il allait les faire
 imprimer immédiatement, qu'il avait
 même pris des arrangements à ce sujet
 avec son éditeur, et que les cent francs
 qu'il me donnait étaient une avance
 faite par cet éditeur. Mais ces
 ouvrages étaient contre lui,

Contre toutes ses idées et ses opinions
Contre les jésuites, ses anciens maîtres et
toujours ses amis; Contre les tourmens
de tous ces ordres, ses amis également, Contre
tous les exploitans, les avides et voleurs,
Contre ces énormes barons de la noblesse
légitime, académiciens, auteurs et les
grands auteurs de journaux et brochures
Stues, hypocrites, menteurs, qui trompent
et enlèvent au peuple par leurs hypocrisies
aussi et leurs mensonges et trahisons.

Il serait donc possible que ce jésuite
ne m'aurait volé ces manuscrits que
pour les brûler de crainte qu'ils ne tombassent
dans d'autres mains; ou bien pour les cacher
jusqu'au jour où il changerait d'opinion
et d'idées, car tous ces hypocrites, barons
changent d'opinion et d'idées comme ils
changent de chemise et tournent à tous les
cours vents, leur hie soufflent du pactole
et amènent l'or à leur caisse. Mais
car je ne crois pas qu'il les ait fait imprimer
encore. Quoi qu'il en soit j'ai affaire à ces
ma volé, et j'aurais, avant de finir
à fait une bonne page à écrire pour lui.

et ses amis, les monarchistes nationaux, les clercs,
 les bractons sont il est le président. —
 Je restai encore deux ans à Jouar Jany
 dans mon grenier ou je m'occupais maintenant
 à graver l'histoire de ma vie et quand
 j'étais fatigué d'écrire j'allais me promener
 au bord de la rivière essayant parfois
 d'en extraire quelque poisson mais en vain.
 Ces petites rivières et ruisseaux d'Équiegabon
 dans lesquels il y avait autrefois autant
 de poissons que dans la Garonne sont aujourd'hui
 dépeuplés au point qu'il en est de même
 de cette rivière: il n'y en a plus du tout.
 Autre fois cependant les armoricains
 ne pouraient vivre que de la pêche
 et de la chasse puisqu'ils ne cultivaient
 pas la terre. — Plus ceux propriétaires
 commencent cependant à cultiver et peupler
 leurs champs et leurs garennes, ils ont mis
 des clôtures autour de leurs propriétés
 et se sont de pecher de la masse de poisson.
 Ceux qui entreprennent de résoudre les
 questions sociales à leur façon: En
 effet si tous les propriétaires faisaient
 ainsi

les non propriétaires, c'est à dire les ouvriers, les
journaliers, les cheminots, les vacanciers, les
brocconniers et les mendicants ne pourraient
plus mettre leurs pieds nulle part. Déjà
ces propriétaires ruraux ont poussé dans
les villes les journaliers et ouvriers agricoles
n'en ayant plus besoin, ayant remplacé
ces machines vivantes et mangeantes par des
machines qui ne mangent pas et ne se
plaignent jamais. Ces expulsés de la
campagne ne vont pas précisément dans
la ville car s'ils y sont encore repoussés
ils vont former une ceinture de bouillottes
et de vermines autour de la ruée aristocrate
critique. maintenant il ne s'agit plus
de bâtir encore de belles maisons sur cette
ceinture non orée, comme certains propriétaires
commencent déjà à le faire, et alors les grands
chassis de la campagne, repoussés de la ville
seraient obligés d'aller dans un autre
monde, dans ce beau monde que les
Chambardans et les fripons tennistes leur
promettent si souvent pour les comarons
et les désintéressés de ce lieu-ci. Alors

la plus grave et la plus difficile
 des questions sociales serait résolue
 puisqu'on aurait supprimé le paupérisme.
 le châtiment de toutes les sociétés. il
 n'y aurait plus que des propriétaires. de
 même on supprimerait les gardes, les
 policiers, les gendarmes, ^{les juges} les derniers
 dont on aurait plus besoin quand il
 n'y aurait plus de pauvres. puisqu'on
 l'aurait été ~~par~~ instituer une police
 défendre la peau des riches contre les dents
 affamés des pauvres. — Je trouvais
 encore une autre occupation pour occuper
 le temps. Demeurant en face et non loin
 de la maison des oliviers je m'amusais
 souvent à écouter certains jours à chanter,
 à commenter, à sermonner à discuter
 dont j'en tirais encore bien des réflexions
 sur cette merveilleuse espèce dite humaine.
 On peut voir là la folie à tous
 les degrés depuis la folie furieuse jusqu'à
 la folie morte, ou telle dui mot l'homme
 est état de cadavre ambulants tel que
 le vous racontent les jésuites et courtois.
 période de cadavre.

On voit parmi ces derniers qui semblent
être complètement sourds, muets et aveugles
ils sont comme ces personnages cités
sans les psaumes d'Israël de David, ils ont
des oreilles qui n'entendent pas, des yeux
qui ne voient pas, des langues qui ne
parlent pas. Cependant leurs jambes
et leurs bras servent parfois, mais
surtout la main les pousse, qu'on les
met en mouvement, alors ils marchent, trébuchent
et continuent leur mouvement jusqu'à ce
qu'ils rencontrent quelque obstacle
et alors ils restent encore sans mouvement
jusqu'à ce qu'on vienne encore les pousser.
C'est donc l'âme de ces êtres. Les
charlatans tourmentés, les psychologues et
autres marchands d'âmes nous ont dit que
cette âme est immatérielle, invisible, est
engendrée, une essence divine, une parcelle
même de la Divinité, complètement
indépendante du corps dans lequel
on la mise pour le gouverner. Mais que
fait elle dans le corps de ces cadavres
vivants? Est-ce qu'elle serait encore plus
américain, plus organisée que le corps.

Non, car cette âme immortelle ne jamais
 existé que dans les fables, imaginée par
 les imposteurs, les charlatans et les faiseurs
 pour exploiter l'ignorance, la misère
 la faiblesse et la lâcheté des humains.
 Ces charlatans qui portent toujours
 et après ce rich appellent les livres saints
 pour avoir voir dans le premier de ces
 livres ce que leur Dieu, leur formeur
 créateur disait à Moïse, son père
 et collègue, au sujet du corps et de
 l'âme, de ces ses rares vérités que
 l'on trouve dans ces écrits stupides,
 mensongers et orduriers: et disait à Dieu
 et Dieu mangera ton pain à la sueur de ton
 visage jusqu'à ce que tu retournes dans la terre
 dont tu es été pris: car tu n'es que poudre
 et en poudre tu retourneras. (Génèse 3-19)
 Et plus loin, dans le Lévitique il dit aux enfants
 d'Israël: Sachez que l'âme de toute chair
 c'est le sang. (Lévitique 17-14) Oai, voilà des
 vérités que l'on trouve parmi tant de
 sottises et d'imbecillités. Le sang est certainement
 l'âme de tout être vivant. C'est par lui
 que la vie commence chez tous les êtres

est par lui qu'ils grandissent, s'agissent, se
multiplient, et retombent en poussière quand
quand il vient à manquer ou quand il croît
sans ses fonctions par un accident quelconque.
Or, le sang est tout et donne tout à l'être
vivant, la vie, la force, l'esprit et l'intelligence
et est bien ainsi qu'il est l'âme de toute chair
comme dit le Levitique, comme la sève et l'âme
de tous les végétaux. Mais cette âme n'est
pas immortelle comme veulent le faire
croire les capotiers de cette prétendue
immortalité, car le sang pourrit avec le
corps et rentre avec lui dans la poussière de
la terre. Malheureusement ce sang, surtout
celui qu'on appelle sang humain, est tellement
corrompu par tant de poisons divers et par
sa transmission qu'il ne produit plus que
des êtres misérables tant au physique qu'au
moral. Souvent les organes essentiels, les
organes élaborateurs de sang sont si
chétifs, si faibles qu'ils ne peuvent épurer
ni raffiner ce pauvre sang afin d'en porter
les éléments les plus subtils, jusque au
cerveau siège de l'esprit et de l'intelligence,
de sorte que ce siège reste souvent maître

vide ou même complètement vide,
 Dans ce cerveau il sert de la place
 pour un autre esprit, l'esprit alcoolique
 qui s'y porte d'autant plus vite qu'il
 est tout élaboré d'avance, et y perd
 souvent ses sens, épouvantable et
 fait d'un pauvre idiot infernal la
 plus terrible des bêtes. Les pauvres
 cerveaux sont encore troublés par d'autres
 poisons notamment les poisons mentés
 par les charlatans enrobés, l'enfer et
 le purgatoire. Je ne crois bien ne
 pas me tromper beaucoup en disant que
 tous ceux qui sont dans ces établissements
 d'aliénés de Quimper y sont par
 ces deux poisons. — Mais il y a peut
 être des gens qui croient que tous
 ceux qui ne sont pas dans ces établis-
 sements sont des sages, des gens d'esprit,
 de raison, de science et de conscience,
 hélas non. tous les fous, tous les ennemis
 tous ^{les} sentiments méchants et sanguinaires, ne
 tous les idées perverses ne sont pas dans
 ces maisons, pas plus que tous les vices,
 tous les faipom, conseils et banquets ne
 sont au bagne

si il fallait renfermer tous les déments
et insensés, tous les bandits et voleurs
il faudrait bâtir autant de maisons
de déments et de prisons qu'on a bâti
d'églises, de séminaires, de maisons de
fabrique, de retraites et de couvents.

Parmi ces fous que je vois presque
tous les jours, je remarque ceux qui
portent toujours dans une main
de leurs compagnons restant constamment dans
un mutisme complet. Je parle ici de
ceux qui sortent tous les jours pour travailler
aux champs, presque tous paysans bretons.
De ces gens qui parlent continuellement
avec les autres et conte jamais que la même
histoire, histoire d'un âne dont il
aurait été témoin. L'autre garde les
vaches de compagnie avec un silence
La langue de celui-ci ne s'arrête jamais
pas presque sur ses jambes. car quand on
parlant il tourne autour des vaches
de ce côté de champs ne s'arrête
qu'une que pour dire quelque chose
à un arbre ou à un tertre de chêne
quelconque en passant

Ce qui est dit, Ah, il faudroit un Sténographe
 pour cueillir tout cela et chaque jour
 il en auroit un volume, et toujours de
 l'incédit. Car celui est conté par des autres
 parleurs qui ne font que repeter toujours
 la même chose, elle trouve tous les jours
 quelque chose de nouveau. Une feuille
 qui tombe, le vent qui souffle, des nuages
 qui passent, le tonnerre qui gronde, la pluie
 qui tombe, un osseau qui chante, une mouche
 qui boursouffle, une grenouille qui crie
 une vache qui court pequée par cent autres.
 toutes ces choses font pour lui l'objet
 de longs discours quelque fois très judicieux
 et sérieux, d'autres fois de courses et d'ambulations.
 Mais à la fin il revient toujours à sa pitié
 dominante qui est la pitié. Tout semble
 lui faire pitié. Dans l'humanité il
 ne voit que deux sortes de gens, les voleurs
 et les volés, ou les devoteurs et les dévotés
 et il a également pitié des deux,
 pitié des vus qui souffrent actuellement
 et pitié des devoteurs qui souffriront
 plus tard et pendant l'éternité dans
 les horribles fournaises de l'enfer

Le Braz anobeli, le jeune fondeur
et voleur qui a percé dans la classe
épousser des contes de vieilles femmes pour
les faire imprimer, s'il voulait aller
écouter c'est l'aliéné gardien de vaches
il pourrait cultiver lui de quoi faire
certains de livres qu'il y en a dans
la bible et qui seroient certainement
six fois plus intéressants et plus agréables
à lire que ce fatras d'embécillités, de
stupides, de mépris et d'ignorance
que l'on trouve dans les 67 livres
de la bible - j'ai resté parfois des
heures entières à écouter ces individus
dans les discours de quel je trouve ce plus
de raison, plus de vérité et plus de science
que dans ces obscures légendes juives
et dans tous les livres que on en a extraits.
Quand il me parlait et était toujours
pour me demander si j'avais trouvé
quelque chose à manger chez les cultes
naturels par là, car il me paraît pour
un pauvre mendiant. Je lui répondais
non, alors il partait dans des hauts
et dans un infini de son sort si malheureux.

pour insulter tombant sur les riches qu'il
 envoyoit tous en enfer comme j'avois
 le fils aîné de Marie. Que si il ne
 s'avoit ni lire ni écrire, ni parloit aucune
 langue que le breton on avoit dit
 qu'il avoit connu l'enfer de Dante
 car il expliquoit comme ce poëte dit
 tous les supplices, tous les tourmens effroyables
 auxquels ces riches seroient soumis le bon-
 pendant que j'étais encore à poulas Ranquin
 il y avait un vieux centier nommé Blangin
 qui venoit souvent se promener par là
 et quand il sut que je savais la langue
 espagnole ne voulut plus parler que cette langue
 avec moi dans laquelle il me racontoit ses
 aventures. On l'avoit surnommé le roi
 des nègres parce que en son jeune temps
 il avoit fait le négrier, c'est à dire le trafic
 des noirs. Mais ce commerce étoit devenu
 difficile et dangereux tantant pour la prise
 de la marchandise, pour le transport avec
 pour le livraison. Aussi il abandonna
 ce métier de centier au lieu de flibustier de
 pirate, pour se faire marchand de bon
 vin, de vin de vierge de vin de sainte
 en platee

Il fit longtemps ce commerce sans toute
l'amerique du sud ou il appais l'espagnol
il le parla si bien et si longtemps qu'il
avait presque oublié son bâton et son fusil
il se maria la bas avec une riche peruvienne
une belle cuivrée de la race des Incas,
me disait il, les descendants du Soleil.

Il avait trouvé des individus qui le
avaient reproché son métier de négrier,
de marchand de peaux noires. Mais il
savait bien leur répondre disant qu'il
avait fait plus de bien que de mal aux
negres qu'il avait achetés et vendus, en
les arrachant d'un misérable pays et
de mettre les mains d'un tyran cruel pour
les transporter dans de riches pays et
entre les mains de propriétés d'êtres humains.
- pendant que je faisais ce commerce de no-
me disait il, j'en connais ici que faisais
le commerce des blancs et qui en sont
venus très riches et sans avoir eu à risquer
leur peau puisque ce commerce de chair
blanche était autorisé par le gouvernemen-
sani ce pays de France qui fut le
premier à interdire le commerce des negres

Et ceux là achetés par hommes blancs pour les revendre non pas pour les envoyer dans de meilleurs climats et entre les mains de meilleurs maîtres, mais pour les envoyer à la mort ou dans le piège des esclavages. Et cela était bien vrai. Je connais ici un de ces marchands d'hommes blancs, ou de chair à canon comme on disait dans le temps, qui est devenu très riche dans ce commerce qu'il a pratiqué jusqu'en 1870. mais il avait été interrompu depuis 1855, époque où l'empereur Basileus avait fait le monopole de ce commerce honorable et florissant.

Cependant ce beau porteur d'espagnol et malgré son alliance avec une péruvienne était resté breton quand même, aussi breton que mon oncle Lequere, le vieux gendarme après trente ans de services. Il était toujours moqueur, hôteur, cynique, hypocrite menteur et occupé. Mais je n'étais en rien avec lui parce qu'il me parlait une langue que je n'aurais jamais beaucoup entendue et que je n'aurais pas pu parler depuis si longtemps et parce qu'il avait aussi voyagé dans

le Mexique, pays qui me rappelle tout
de souvenirs de bonheurs et de tristesses.

Il y en avait encore par la suite de
ce pays de Rancagua beaucoup de vieux paysans
comme moi, que j'avais connus autrefois dans
mon enfance et ma première jeunesse. Mais
ceux-là étaient toujours à jamais sous le même
état moral et intellectuel qu'au temps de leur
première communion, moment où la cervelle
bretonne reçoit ses dernières impressions.
Ceux-là n'avaient rien oublié depuis
n'ayant rien appris. Ils étaient seulement
plus querules, plus hargneux, plus envieux,
plus hypocrites, en un mot plus insupportables.
Le même individu vous contera en peu
de temps tout ce qu'il sait, mais il vous
contera cela à chaque rencontre en vous
priant instamment de bien l'écouter. Mais
n'essayez pas de lui raconter quel que chose
il ne vous écouterait pas, à moins que vous
lui disiez du mal de ses voisins. Il n'y a
que la calomnie, les mensonges, les rumeurs,
les grossièretés qui peuvent encore frapper
ces cervelles renfermées dans une enveloppe
de granite. Essayez de leur parler raison,

science, vérité, moralité et de tout ce qui
 concerne les choses exclusivement humaines et
 scientifiques, c'est inutile et même dangereux.
 on dit qu'il est inutile d'aller porter
 sciences aux ânes. Là la chose ne serait
 qu'inutile, mais ici avec ces bastons dont
 je parle il y aurait encore du danger.
 Car vous serez sûr de recevoir des
 injures, de grossières insultes et, finalement
 des coups de poings. Je vous persiste à soutenir
 réputée que la vérité scientifique est la plus
 simple. — Il y avait là encore un
 individu, un nommé Mordeco, un
 acquelleur qui y était depuis plus de
 trente ans. C'était celui de la maîtrise de
 l'endroit; il se donnait pour un
 savant et à ce titre il se permettait
 de critiquer tous les hommes et toutes
 les choses; il voulait donner des
 leçons à tout le monde. Le pauvre
 homme qui n'avait jamais rien fait
 de sa vie que tourner et retourner
 son acquelle sur ce ou deux fois par
 jour. Mais il savait lire et comme
 son métier lui laissait assez de loisir

il les ait toute la journée. Quand
je dis qu'il savait lire je veux dire
qu'il connaissait les lettres de l'al-
phabet et savait les assembler en
mots et en phrases, mais je ne compar
ces mots et ces phrases, Misché.

Il y avait trente ans qu'il les avait et c'est
le petit journal tous les jours, sans savoir
quelle espèce de journal que c'était. Il
ne savait pas que ce journal, par lequel
il avait été trompé et volé cent fois, est
le moniteur universel de tous les tripo-
toteurs, des charototans, des jumentiers,
des fripons, escrocs, bandits et voleurs
et qu'il remplis ses caisses de millions
volés par ses clients. Ce fut sur les
reclames flatteurs et captieuses de ce petit
venal, qu'il jeta comme tous d'autres
ses économies dans la caisse sans fond
des escrocs de Panama. Mais il ne
voulait pas perdre cela ce petit coquin
auquel il contenait d'accorder toute sa
confiance et le fit jusqu'au dernier
moment, comme tous d'autres. Lecteur
de ce qui ne voit et ne raisonne.

que d'après cette mesurable feuille
 impersonnelle et impersonnelle *Anty*⁰⁷
 les curés bretons s'adressent à leurs
 oreilles de lire cette feuille «innocente»
 sans doute parce qu'ils en étaient jaloux
 en voyant que les moines qui s'ingèrent
 cette feuille menteuse avaient trouvé
 un lieu meilleur, plus commode et
 plus lucratif que le leur pour
 les éviter l'imbécillité humaine.
 Ce vieil acquiescer était un vrai type
 breton, bête, ventard, moqueur, ironiste
 ignorant, hypocrite, orgueilleux, protesteur
 à tête coiffée ils sont tous ces caractères
 qui se trouvent dans une position quelconque
 ne fut-ce que simple d'antichristisme. Celui-là
 doit posséder l'âme de la Bretagne,
 cette fameuse âme que tous s'écrient
 ont cherché et trouvé, mais chacun
 dans une position différente que ce soit
 triste. Chez cet acquiescer elle n'est pas
 triste cependant, car il est toujours d'un
 bon bricoleur et moqueur, bien en tout.
 Monsieur Marellier, beau frère de l'écrit
 Le Braz anatole a trouvé aussi que

superstitieux
 fanatisés

cette ame de la Bretagne est toujours
triste même dans l'amour. Le petit
chor Patan Renan, le gnahe et Namie
ou joube Le Braz, la trouva aussi
cette ame triste partout qu'on lui
vint dans aussi en boston par ne se
jamais triste jusqu'il a vu ou il
été le plus heureux et le plus content
des hommes. Sans doute parce qu'il
a vu si bien les vices des hommes
de son temps avec ces stupides orgueilleux
dégénérés de son jesus et ses apôtres
tout en remplissant sa caisse. Et son
disciple Le Braz amate et son imité
dans les légendes. qui est aussi en peu
boston et qui voit aussi l'ame
de la Bretagne, a moi qui n'en est
successeur que en paroles, n'est jamais
triste non plus. car il vit toujours
en jésuite bien entendus. un autre
encore un nommé Le Guillou, poète
percepteur possède aussi toute l'ame
de la Bretagne d'après un certain
De pouy professeur de je sais quoi

au Lycée de Quimper et de Morlaix
 ou de celui de Brest. Et cette année toute
 entière dans le Corps de ce premier de
 Guilloe est triste aussi. Oh Vraiment
 voilà une triste d'âme, toujours triste
 même chez les personnes qui vivent
 toujours. Parce que Guilloe perçoit
 poète est aussi un bon blagueur et s'en
 amuse son père qui était son de
 mes amis de passage au temps ou
 venait de la hucloie dans laquelle
 le pauvre bourgeois ne peut tomber.
 L'âme de la Bretagne est toujours triste
 dit Mr. Marcellin, jusqu'à dans ses
 chansons d'amour. Je connais à
 peu près toutes ces chansons d'amour
 elles sont loin d'être tristes. Je vois
 au contraire dans les paroles des grands
 poètes dits civils des chansons d'amour
 qui ne ressemblent que la tristesse; dans
 leurs poésies et leurs romans ou romans
 où le principal rôle on le voit toujours
 triste et misérable peinant les malheureux
 qui le frappent, à la misère, à la folie,
 au meurtre et au suicide.

On ne voit guere ces choses la chez
les Bretons qui ne font l'amour bien
par l'intermédiation de Dieu tiers, le bas
vaut, qui a la mission s'accoupler
les jeunes gens comme il y avait
autre fois des specialistes pour accoupler
les bœufs, qui se trouvaient par hasard
ensemble. Non l'amour en Bretagne
ni les charmes qui l'inspirent ne sont
pas tristes comme chez les peuples dits
civilisés. Mais ce qu'il y a de triste pour
les ignorants et les fanatiques, ce sont les
griefs, plaintes, fabriques pour les
prêtres pour effrayer leurs troupeaux,
plaintes sur les miracles opérés par
les saints et saintes; plaintes sur les crimes
commis par des impies sur les choses sacrées
et les punitions effroyables infligées immo-
dérément aux vilains; plaintes sur
l'enfer et le purgatoire, plaintes sur
mort, au mariage, et des observations
cimetière etc. etc. Et dans les sermons
complets de toutes ces plaintes, il en
toujours fait appel à la bourse
des ouailles pour soutenir ses missions

pour la conversion des empies et des
 hindous et pour la silivane des ans
 du purgatoire sentent pour les vases
 ob du obmie, - evit, au nana on obou ondy
 Dans la complainte des ossements.
 Guers ar garnel. ce sont les os même
 qui parlent. Ils disent aux vivants
 « Nint zo beh var an Douar en
 Ken coelza thocci

Hovale de o titris, o theva o tiberi.

Cete nint amambrema er stat mar zom
 rentet

Gouse m om bet en Douar o vers ar pren d.

Nous ar om été sur la terre assis bien
 que vous. Marchant, causant, buvant

et mangeant. Et voilà maintenant
 en quel état nous sommes. Après avoir

été dans la terre nourri les vers.

Mais les derniers vers de cette complainte
 du charnier en montrent parfaitement
 le but.

Lit ta ma dou ar bed mangies bagals ar
 visoc

Desole choui vo ivez ul deompno er bisoc,

Laissez donc les biens de ce monde
faites la guerre aux vices - car sans
laidi vous serez comme nous au tombeau.
Et les malins tourmens qui composent
cela en rient comme des tourterelles.
Ces bonnes ou ailles sont gobeuses tout
ça et nous laisseront les biens et les vices
dont nous savons si bien en user
tandis que ces imbeciles n'en savent
rien faire. Cependant ces tourmens
peuvent avoir aussi l'ame de la Bastogne
car ils ^{font} se pour batoir, les fils de
paysans. Je ne vois pas cependant que
ces tripeux soient tristes, bien au contraire
je les vois toujours gais et rians en voir
enfants de Bacchus. Ils n'ont rien de fait
que manger, boire et chanter. On dit
qu'ils sont trouvi cette ame triste
de la Bastogne, car cherchent en ces fabri-
cateurs d'ames. Elle n'est pas chez moi
non plus, car malgré toutes les miseres
et les persecutions que j'ai subi et que je
subis encore dans mon trou de 6 miseres
je suis toujours le plus gai et le plus content
des hommes. Elle n'est pas non plus

chez ces légions de fous que je vois
 par ici, les uns renfermés les autres libres
 pas plus que je ne la vois chez ces bons
 bourgeois compagnons ou urbains qui
 ont toujours le diu norgeois et moqueux
 à la bouche. Elle ne peut pas être non
 plus chez une certaine catégorie d'individus
 que je vois par ici vivants isolément les uns
 s'engageant absolument à la façon de porcs
 les autres végétant dans l'arabie, mais
 tous sans l'oc et sans pensée. ils ne
 vivent que d'une vie végétative et
 bestiale. L'âme de la Bretagne
 n'est donc pas là encore perdue ni
 en a aucune. ni gai ni triste, sont
 des corps sans âmes de véritables Boudhas.
 L'âme triste de la Bretagne n'est pas non
 plus chez les mendicants professionnels que
 le porte en ce Le Braz appelle les rois de la
 Bretagne et des rois de Paris dit en com-
 le rois de France car ceux là sont les plus
 heureux gens de la Bretagne à ce qu'il ne
 manquent jamais rien, ils obtiennent toujours ce
 qu'ils ^{demander} ont ^{dit} et on sait qu'il n'y a rien de plus
 refuser. J'ai déjà parlé de ces mendicants
 bannis que j'ai

vu à l'œuvre au temps où j'exerçais moi
même le métier de pauvre et d'indigent mendiant.
Mais alors on savait elle cette ame
triste de la Bretagne que ces chercheurs ou
confecteurs d'âmes ont trouvée les
un chez les pêcheurs et chez les paysans
les autres chez les poètes ou bardes et jusque
chez le capé ou breton ou l'armoricain. Je
viens de prouver que cette ame triste ne
se trouve pas chez ces gens là. Mais si
la Bretagne a une ame triste comme le
veulent ces prétendus savants elle doit
être chez eux même ou plutôt dans
leurs écrits, poésies et proses. On pourrait
la trouver dans les écrits de Chateaubriand,
des Deux La Mennais, Félicie et Jean Marie
de Renan et dans les Légendes de Joseph
valleur Le Braz dans ces écrits en effet
on voit de la tristesse, tristesse de choses et
tristesse d'idées. Les Légendes de Feip ou
Le Braz sont même horribles et effrayantes
si elles n'étaient trop naïves, trop absurdes
et trop bêtes. J'ai donné ailleurs
l'explication des mythes, contes et légendes
ou j'ai fait voir la paille de savoir et

le peu de science de tous ces prétendus savants, sont en grand nombre, ont perdu tout leur temps et leur latin à chercher l'explication et la clef de ces mythes. Je leur ai donné ces explications de cette clef sans avoir eu besoin d'aller comme Evémeur, les chercher en l'île Utopie, ni d'aller cueillir le fameux livre de Daniel dans lequel ces secrets sont cachés, dit ce farceur juif, jusqu'à la fin des siècles d'Ultimo die seculum.

- Avant de finir ces mémoires j'aurais encore sans doute à parler de ces prétendus savants, des académiciens, des politiques, des historiciens, des théologiens, des métaphysiciens, des philologues, des géologues, des paléontologues, des archéologues, des mystagogues, des psychologues et autres myco-embistes uillologues. Si l'onkour, le frère d'Atropos me le permet, cet exécuteur des hautes œuvres de Dame la Mort, fille du Sommeil et de la Nuit qui me s'ajoute manqué plusieurs fois, comme on la vu dans le cours de ces récits, finira bien

pour trouver le fil, filum vite meam, et d'abord
pour le bon sens Nanaon. Je suis avec
un joli cantique boston:

Kenavo me lararo
Kenavo si, va bro.
Kenavo, les poissins
Gant da bechou trompés.
Kenavo pauvrete,
Kenavo vanite.
Kenavo tribulation,
Kenavo pechieux.

Alors je dirai Adieu toi mon pays.
Adieu monde de peine - avec tes sessins
trompeurs - Adieu pauvrete - Adieu
vanite - Adieu tribulation - Adieu les
pechieux - Le cantique qui a 29 couplets
est sorti bien entendu de la manufacture
sacree des jesuites et confreres. Dans tous
les couplets on invite instamment les bons
oeuvres de s'attacher complètement leurs
des biens de ce miserable monde de ne
jamais songer aux biens precieux et
eternels de l'autre monde, de ce monde
ou plutôt de cette fameuse Jerusalem
celeste dont Jean, le cousin germain

De Jesus, sur la vue et mesure, nous
 en a donné tous les détails. « La ville
 est, dit-il, bâtie en carré et sa longueur
 était égale à sa largeur. Elle a deux mille
 stades, sa longueur, sa largeur et sa hauteur
 étaient égales. Et la muraille a cent
 brèches, quatre courées ». C'est bien petit
 pour y loger un jour tous les juifs et les
 chrétiens. Il est vrai qu'il est en outre
 que sans cette cité de l'agneau « il n'y
 entrera rien de souillé, ni personne qui s'adonne
 à l'abomination et au mensonge; ce sont là seuls
 qui sont inscrits au livre de vie de l'agneau
 y entreraient ». Mais dans le livre de vie de
 l'agneau qui fut engendré par un pigeon
 ne peut y avoir d'inscrits que des juifs de la
 plus basse classe puisque ce fils de pigeon
 devenu agneau après sa mort disait bien
 qu'il n'était venu que pour sauver les
 brebis égarées d'Israël et seulement celles
 de la plus basse classe, « car disait-il, il
 est inutile aux riches de chercher le royaume
 des cieux; car je vous dis encore qu'il est
 plus aisé qu'un chameau passe par le trou
 d'une aiguille qu'il ne l'is rien de pécheur
 dans le royaume de Dieu » (Matthieu 19-24)

Et on ne voit en effet dans ce ^{ce} paradis
paradis que des juifs a commencer par le chef,
le farouche jéhovah, le créateur du premier
juif adam, puis ses fils de ce dieu et des
anges, tous juifs créés par lui, au nombre
de plusieurs millions selon Jean: (A pris
je regardais, dit il, et j'entendis le voir des
plusieurs anges autour du trône et des
animaux et des vieillards; et leur nombre
était de plusieurs millions) (Apoc 5-11)
Ce nombre selon Daniel - car Jean si le
théologien ne fait que citer le livre de Daniel -
était de (1 mille millions qui servaient le Maître
et six mille millions qui se tenaient devant
lui) (Daniel 7-10). Voilà donc une jolie
bande de juifs dans ce pauvre paradis
qui n'a que soixante mille stades carrés
ou cubes, si l'on veut presque Jean
dit que la ville a autant de hauteur que
a de longueur et de largeur. Et les
premiers que les chrétiens y ont emmenés
sont le nom de saints et d'anges et de
encore que des juifs et des païens
presque de juifs et de païens, perses
et monarques et Rome ^{à Rome} comme telles

sous Néron, Domitien, Trajan et
 Marc Aurèle. Mais seulement à ces
 saints et saintes les fabricants de saints
 chactien ont donné des noms grecs et
 latin; polycarpe, Denys ou Dionysus,
 ou Bacchus. Ainsi de ce nom de
 Bacchus qui s'appelait ainsi Dimitrie
 Eleuther, Dionysos ou Denis on a fait
 trois saints, Dimitrie, Eleuther et Denis
 la fête de celui-ci si célèbre le 9 octobre
 Mais ce Dionysos avait épousé la nymphe
 Semele, Aera placida sont on a fait
 ainsi un saint et une sainte. La formule
 latine se souhait de perpetua felicitas
 comme aussi d'un saint, perpetue et
 felicité, cette dernière était aussi une
 sainte en grec. De regare et Donare
 on a fait saint Regotien et saint Donatien,
 de flore la scissure fleur on a fait
 sainte Flore. De Lucina on a fait sainte
 Lucie, ou lumière. Apollonarius, fête ou
 saint apollon comme sainte Apollinaire.
 Le nom même de moi romain les
 ides comme sainte ides, et Veronica
 sainte Veronique, la vraie
 face.

La belle étoile de la Couronne Marguerite,
placée sous le serpent d'ophtalmie, vient
de sainte Marguerite sous les pieds, de
laquelle on voit aussi un serpent, de
Julia qui est un des noms de Junon
donc on a fait sainte Juliana qui subit aussi
de la part de son père le même supplice que
Jupiter infligea à sa sœur et femme Junon
de Saturne même le dieu de Saturne
on a fait saint Saturnin. Mais je
ne finirais pas si je voulais citer tous
ces saints et saintes que les premiers docteurs
du christianisme ont fabriqué avec des
noms et des formules grecs et latins
pour les admettre sans le savoir de juifs
avec les mille millions de les dix mille
millions qui s'y trouvent déjà.
plus tard il est vrai ces docteurs
y ont envoyé encore quelques hommes
des barbares, des fous, des fesses et des
folles comme Constantin, Clovis, François
d'Assise, Dominique, Cyprien de Cologne,
Louis, Morles, Alexis, Isidor, Benoît
Labre, le curé d'Artois, Pelagie, Chérin
d'Avite, Marie Alacoque et autres
autres anciens, fesses et folles brebis d'Israël

se trouvent très bien la bas avec tous ces
 bons juifs de la Galilée et les autres
 leurs amis comme Marie de Magdala
 Marthe, Suzanne, comme et Marie
 de Bethanie. Mais heuralement
 pour nous dans ce persimoneum
 judaico-catholique il n'y a aucun
 bâton. Et justement je portais de
 cela un jour à ce fameux aequilum
 le soir au croquis tous soirs. il
 vint à porter des saints bâtons. Alors
 je lui dis que tous ces saints lui avaient
 été inventés par les moines et que
 mais qu'aucun d'eux n'était ou paradis
 puisque aucun ne se trouve sur le
 calendrier romain ni sur le martyrolog
 où l'on trouve les noms et le nombre
 de tous ceux qui sont la bas. Bien
 entendu, le vieux sovrain thésauris, via
 et qu'il eût en me héritant d'épigrammes
 et de fées. Mais je lui dis de m'opposer
 un nom de saint bâton, un seul qui
 figure sur le calendrier romain ou sur
 le martyrolog. Je lui proposai un bon
 cagnac. Il me répondit qu'il en
 trouvait cent

14/10/4

Le Vaniteux acquiesce en chacha sans
 doute ne fut ce que pour me confondre
 en buvant a ma sante. Mais il paot
 son temps, son plaisir et son cognac.
 Et les bretons ne savent pas ca, car
 s'ils le savaient ils pourraient reporter
 a leurs curés qui leur commandent de
 prier principalement pour les saints
 de la Bretagne ou d'invoker leur secours,
 d'interceder pour eux aupres de Marie
 la reine des cieux et de son fils le
 roi des rois croquer au sein de son Dieu
 createur du ciel et de la terre il pourraient
 leur dire, mais mon Dieu le curé pourquoi
 prier ces saints bretons d'interceder
 pour nous aupres de Jesus et Marie
 puisqu'ils ne sont pas la bas.
 Cependant un certain curé Nicolas de
 Kafeentun a travaillé pendant longtemps
 pour faire edmettre dans ce trou de
 Douze mille stades cubes un certain
 mincomain breton nomme Michel
 Noblet qui convertit des chrestiens
 les derniers armoricains des Iles
 d'Ouessant, mais sa requête a été rejetée.
 On n'en veut pas de breton la bas, et
 tant mieux.

TABLE DE MULTIPLICATION

2 fois 2 font 4	6 fois 2 font 12	10 fois 2 font 20
2 3 6	6 3 18	10 3 30
2 4 8	6 4 24	10 4 40
2 5 10	6 5 30	10 5 50
2 6 12	6 6 36	10 6 60
2 7 14	6 7 42	10 7 70
2 8 16	6 8 48	10 8 80
2 9 18	6 9 54	10 9 90
2 10 20	6 10 60	10 10 100
3 fois 2 font 6	7 fois 2 font 14	11 fois 2 font 22
3 3 9	7 3 21	11 3 33
3 4 12	7 4 28	11 4 44
3 5 15	7 5 35	11 5 55
3 6 18	7 6 42	11 6 66
3 7 21	7 7 49	11 7 77
3 8 24	7 8 56	11 8 88
3 9 27	7 9 63	11 9 99
3 10 30	7 10 70	11 10 110
4 fois 2 font 8	8 fois 2 font 16	12 fois 2 font 24
4 3 12	8 3 24	12 3 36
4 4 16	8 4 32	12 4 48
4 5 20	8 5 40	12 5 60
4 6 24	8 6 48	12 6 72
4 7 28	8 7 56	12 7 84
4 8 32	8 8 64	12 8 96
4 9 36	8 9 72	12 9 108
4 10 40	8 10 80	12 10 120
5 fois 2 font 10	9 fois 2 font 18	13 fois 2 font 26
5 3 15	9 3 27	13 3 39
5 4 20	9 4 36	13 4 52
5 5 25	9 5 45	13 5 65
5 6 30	9 6 54	13 6 78
5 7 35	9 7 63	13 7 91
5 8 40	9 8 72	13 8 104
5 9 45	9 9 81	13 9 117
5 10 50	9 10 90	13 10 130